DESMOS

Amitiés gréco-suisses - Lausanne
Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard - Genève

Bulletin N° 50 - novembre 2017

Sommaire

P. 3 - 8	Sylvian Fachard	Les frontières de l'Attique étude du paysage frontalier d'une cité grecque
P. 9 - 10	Julien Beck	La campagne 2017 du projet Baie de Kiladha
P. 11 - 16	Valeria F. Lovato	Jean Tzetzès et Eustathe de Thessalonique, deux érudits en compétition dans la Byzance du XII[e] siècle
P. 17 - 21	Ariane Jambé	De la mémoire du poète à la mémoire du copiste : l'*Iliade* et la paraphrase du *Genavensis græcus 44*
P. 22	Jean-Daniel Murith	Lire : Christos Ikonomou
P. 23 - 24	Hionia Saskia Petroff	Hommage à Anastasia Danaé Lazaridis
P. 25 - 30	Ioanna Carystiani	« Le réfrigérateur »
P. 31	Pierre Voelke	Chronique des Amitiés gréco-suisses – Lausanne
P. 32 - 33	André-Louis Rey	Chronique de l'Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard – Genève

Illustration de couverture : Aigosthènes (Mégaride)

Les frontières de l'Attique
étude du paysage frontalier d'une cité grecque

Les frontières sont un élément constitutif de toute *polis*. Vu du ciel, le monde grec ressemble à une mosaïque complexe comprenant plus de 1000 *poleis*, chacune séparée de ses voisines par des frontières politiques. Ces dernières jouent un rôle nécessaire, puisqu'elles marquent les limites de l'autorité politique et légale de l'État, mais également les limites de sa surface économiquement exploitable. D'un point de vue historique, les frontières constituent une réalité du paysage politique dès l'époque archaïque et le demeurent jusqu'à l'époque romaine. Car contrairement à ce que l'on pourrait penser, les frontières des cités grecques ne disparaissent pas sous la domination romaine – Rome ayant tout intérêt à maintenir en place ce canevas territorial méditerranéen, car des frontières bien définies sont une source de stabilité territoriale et politique, comme nous l'observons encore de nos jours.

Mais comment les frontières se forment-elles et se fixent-elles dans le terrain ? L'étude des frontières a depuis longtemps démontré que les limites politiques ne sont pas « naturelles » ou neutres. Elles sont, au contraire, le résultat d'actes d'affirmation politique, comme si l'État projetait, en quelque sorte, « les limites de son pouvoir dans l'espace » (pour reprendre la formule de l'archéologue J. F. Cherry). Les frontières entre deux entités politiques sont le fruit d'un processus de compétition territoriale et foncière qui s'étudie sur la longue durée et à plusieurs niveaux.

Le thème des frontières est d'actualité et suscite l'intérêt de nombreuses disciplines. Au-delà de la ligne qui sépare deux États, la frontière est étudiée en profondeur, en examinant son influence sur les populations qu'elle traverse et sépare, car toute frontière possède une importante dimension sociale. Anthropologues, historiens, linguistes et géographes multiplient les études portant sur les zones frontalières (*borderlands studies*) dans différentes régions du monde. Ce domaine d'étude, fortement interdisciplinaire, encourage les collaborations multiples. L'archéologie n'est pas en reste, avec des études ciblées sur des frontières antiques dans différentes régions du pourtour de la Méditerranée. Pourtant, la Grèce antique proprement dite reste peu touchée. C'est paradoxal, car de nombreux aspects de la frontière politique contemporaine remontent à la Grèce des cités.

Dans le sillage des travaux de D. Rousset, qui a examiné les inscriptions liées aux frontières des cités grecques, en montrant leur géographie complexe et les questions juridiques et politiques qui les lient, j'ai cherché à conduire une étude globalisante des frontières d'une cité, Athènes, en analysant en profondeur la position, l'évolution et l'importance de ses frontières, mais également son paysage frontalier. Outre son intérêt pour l'étude des frontières dans la Grèce antique, une telle enquête permet de porter un regard nouveau sur la cité, depuis sa périphérie et non plus depuis son centre urbain.[1]

1 La présente étude a été rendue possible grâce au soutien du Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique (subside Ambizione). L'auteur souhaite également remercier l'École suisse d'archéologie en Grèce pour son soutien, ainsi que le Ministère de la Culture hellénique, en particulier l'Éphorie de l'Attique occidentale, du Pirée et des Iles.

Identifier les marqueurs frontaliers et tracer l'évolution des frontières

Le premier volet de notre étude est essentiellement topographique et archéologique : il s'agit de localiser le mieux possible les traces d'anciennes frontières politiques en cherchant à reconstruire le paysage antique dans lequel elles furent tracées. Grâce à une base de données mise en place en 2013, qui regroupe près de 1800 sites archéologiques toutes périodes confondues, il a été possible de sélectionner une centaine de « marqueurs identitaires » ayant appartenu respectivement à l'Attique, à la Béotie (essentiellement Thèbes et Tanagra, mais également la Confédération béotienne) et à la Mégaride, puis de délimiter les zones frontières comprises comme des zones de contacts entre ces trois entités politiques pour différentes périodes chronologiques.

Au IV^e^ siècle, les frontières attico-mégariennes s'étendaient entre les massifs des Monts Trikerato à l'ouest et Pateras au nord, mais sans doute jamais au-delà (fig. 1). En effet, la multitude de sites souvent fortifiés, qui se trouvent au nord et à l'ouest de cette échine montagneuse doit être rattachée aux territoires des bourgades mégariennes de Pagai, Ereneia (fig. 3), Panormos et Aigosthènes (fig. 2). Aussi, après la Guerre du Péloponnèse, les frontières de l'Attique n'ont-elles jamais dépassé les crêtes du Pateras à l'ouest et la plaine de Mazi au nord. Cette dernière, dominée à l'est par la bourgade fortifiée d'Oinoé (fig. 4), apparaît donc comme la tête de pont des dèmes attiques vers la Mégaride et la Béotie. Pour contrer l'influence d'Athènes dans le secteur d'Oinoé, les Béotiens (sous l'égide de Thèbes) bâtirent l'impressionnante forteresse d'Éleuthères, qui contrôlait le principal accès à la Béotie (fig. 5).

Au nord-est d'Oinoé se trouve le grand plateau de Skourta, constamment disputé avec la

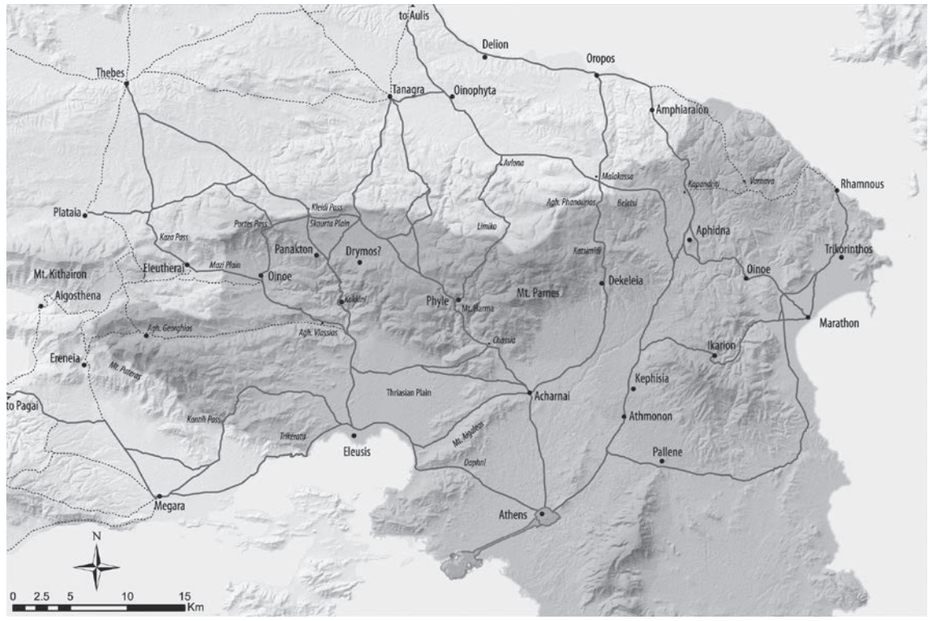

Fig. 1 : Carte des frontières de l'Attique au IV^e^ siècle av. J.-C.

Béotie à propos de l'exploitation des terroirs de Drymos et de Panakton. Les Athéniens fortifièrent Panakton, mais les Béotiens, qui contrôlaient les hauteurs septentrionales, y bâtirent deux tours de guet. La frontière politique se trouvait sans doute sur ces hauteurs, mais la possession des terres était très fragmentée. Plus à l'est, les frontières suivaient les contreforts boisés du Parnès jusqu'au sommet de Beletsi, où les Athéniens possédaient un fortin dominant les passages vers l'Oropie, ce territoire si âprement disputé durant des siècles. Depuis ce point, la frontière attique rejoignait le cap Kalamos qui fait face à Erétrie en Eubée, avec laquelle l'Attique partageait des frontières maritimes.

La position des frontières a certes évolué au cours de l'histoire, mais les grandes lignes tracées ci-dessus représentent à plus d'un titre une *image générique* des frontières entre l'Attique, la Mégaride et la Béotie (comprenant les territoires de Thèbes, Tanagra et Oropos). À partir de cette image générique, on peut rechercher les traits différentiels des frontières qui sont superposés à travers les siècles.

Étude du paysage frontalier

Le second volet de l'enquête étudie la nature du « paysage » frontalier. Qui étaient les habitants des zones frontières ? Quelle fut l'influence des frontières sur les Athéniens qui vivaient à proximité, sur les stratégies d'occupation du sol et l'habitat rural ? Quel était le poids économique des terroirs limitrophes ? Enfin comment les frontières furent-elles contrôlées par la *polis* ?

Le paysage frontalier attique

Après Clisthène, l'Attique comportait un système territorial complexe qui n'est pas sans rappeler celui de nos communes suisses. La *chôra* ('territoire') comportait 139 dèmes ou communes, composées d'un ou de plusieurs noyaux d'habitat et d'un micro territoire

Fig. 2 : Aigosthènes (Mégaride).

(appelé lui aussi *chôra*). Aussi chaque dème était-il un microcosme de la *polis* et possédait ses propres limites territoriales, parfois marquées par des bornes rupestres, en pierre non degrossie. Plusieurs dèmes se trouvaient aux frontières de l'Attique : Eleusis, Oinoé, Phylé, Décélie, Aphidna. Ces dèmes étaient importants et possédaient des territoires plus vastes que la moyenne. Ils se composaient d'un habitat central, souvent fortifié, de noyaux

Fig. 3 : Une tour antique de la bourgade d'Erénée (Mégaride).

secondaires (hameaux) et de fermes, reliés par des routes et dotés de sanctuaires. Les dèmes frontaliers de l'Attique demeurent faiblement habités et exploités à l'époque archaïque, voire encore au début de l'époque classique. Mais dans le courant du Ve siècle et au IVe siècle surtout, le paysage frontalier attique est occupé et exploité de façon intensive. Chaque plaine, doline et *polje*[2] est exploité ; des routes carrossables sont construites, des fermes exploitent des secteurs isolés, les centres de dème s'agrandissent. L'agriculture et l'élevage jouent un rôle important, mais on exploite aussi les forêts pour le charbon, la résine et surtout la poix, essentielle pour la construction des fameuses trières athéniennes.

Aussi, et contrairement aux apparences et à ce que la recherche sur les frontières grecques a longtemps soutenu, le paysage frontalier attique aux époques classique et hellénistique n'est-il pas un « désert frontière », une sorte de *no man's land* occupé de façon intermittente par des bergers, des chasseurs et des charbonniers. Cette vision d'une frontière liminale est le fruit d'une construction intellectuelle et sociale de la frontière qui se base sur une opposition simpliste entre le noyau urbain et la périphérie. Mais il n'y a pas *une* frontière : les frontières se composent de différentes microrégions qui ont une réalité et une identité propre. Certaines microrégions peuvent en effet être faiblement occupées et exploitées, alors que d'autres furent contrôlées et exploitées intensivement, affichant une complexité culturelle qui est la signature de leur

2 Dépression karstique à fond plat, fermée entièrement ou non par des versants rocheux escarpés.

contrôle par l'État. Aux archéologues de retracer et d'étudier les diverses stratégies mises en place par les cités grecques pour définir, contrôler et exploiter les espaces frontaliers propres à toute *polis*.

Exploitation économique des frontières

Le contrôle des ressources naturelles était la première source de tensions frontalières entre cités. Ce facteur économique a longtemps été souligné, mais jamais réellement quantifié ni étudié d'un point de vue pratique : comment exploiter un terroir disputé ? Quelles mesures faut-il adopter ? Comment assurer une production stable dans des conditions conflictuelles ?

Une réelle stratégie de contrôle et d'exploitation des régions frontières fut mise en place par Athènes dès 450 av. J.-C. Cette stratégie repose sur l'exploitation intensive des surfaces agricoles situées près des frontières. Cette exploitation est à son tour possible grâce à la présence de villages, défendus par des fortifications et liés au reste de l'Attique par des routes. Cette stratégie est coûteuse à mettre en place, mais elle se justifie d'un point de vue politique et idéologique, car elle affirme la mainmise de l'État sur ses frontières. D'un point de vue légal, l'occupation et l'exploitation pérenne d'une région frontalière permettent de revendiquer la possession d'une terre disputée. L'étude des paysages frontaliers donne la possibilité d'étudier les différentes stratégies mises en place par une *polis* pour asseoir son autorité politique et en assurer l'exploitation économique.

Taxation, douanes

On a longtemps pensé que les cités grecques ne taxaient pas ou que très rarement les produits importés par voies terrestres. Or, de nouvelles données récoltées lors de notre étude suggèrent que des taxes furent perçues aux frontières attico-béotiennes et que les échanges étaient contrôlés par des fonctionnaires. En outre, les frontières étaient gardées par des corps spécialisés qui étaient chargés d'exercer un contrôle sur les personnes et les biens transitant par les frontières. Dans le monde grec, traverser une frontière n'était pas un acte innocent. Les voyageurs devaient s'attendre à des contrôles ; pour les marchands, il fallait certainement s'acquitter d'une taxe pour pouvoir accéder aux marchés de l'Attique.

Pour une archéologie des frontières : les traces matérielles de la frontière

La frontière antique ne laisse que très peu de traces matérielles directes. Elle n'est pas démarquée par des murs ou des bornes, mais délimitée par des lignes de visée ou des zones reconnues par les habitants des zones frontalières. La trace matérielle d'une frontière antique est donc, dans la majorité des cas,

Fig. 4 : Le dème fortifié d'Oinoé (Attique).

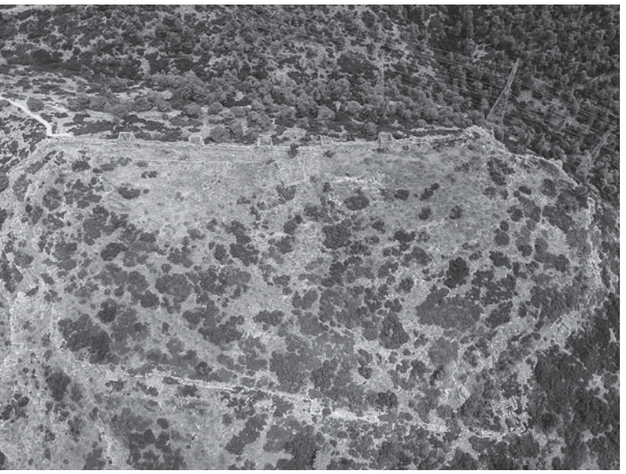

Fig. 5 : La forteresse d'Eleuthères (Béotie).

quasiment nulle. En revanche, et c'est là l'un des principaux résultats de l'étude, la frontière laisse des traces indirectes en Attique : multiplication des fortifications, prééminence des habitats groupés, construction de routes conduisant aux habitats frontaliers. Du point de vue archéologique, la ligne frontière est invisible, mais les zones de frontière sont reconnaissables. Les frontières ne sont pas des « lignes » tracées au cordeau, mais représentent des zones d'interaction qui s'étudient en profondeur. Il est donc possible de développer des méthodes archéologiques pour identifier les frontières antiques.

Sylvian Fachard
Andrew W. Mellon Professor of Classical Studies
American School of Classical Studies
54 Odos Souidias
GR 106 76, Athènes
Grèce
sfachard@ascsa.edu.gr

Pour en savoir plus

Cherry, J. F., « Power in Space : Archaeological and Geographical Studies of the State », in Wagstaff J.M.(ed.), *Landscape and Culture : Geographical and Archaeological Perspectives*, Oxford (1987) 146-172.

Fachard, S., « The Resources of the Borderlands. Control, Inequality, and Exchange on the Attic-Boeotian Borders », in *Économie et inégalité. Ressources, échanges et pouvoir dans l'Antiquité classique. Entretiens préparés par Sitta von Reden*, Entretiens sur l'Antiquité classique LXIII, Vandoeuvres, Fondation Hardt, (2017) 19-73.

Fachard, S., Pirisino, D., « Roads out of Attica », in M.M. Miles (éd.), *Autopsy in Athens. Recent Work on Athens and Attica*, Oxford (2015).

Fachard, S., Knodell, A. R., Banou, E., «The 2014 Mazi Archaeological Project (Attica) », *Antike Kunst* 58 (2015) 178-186.

Knodell, A. R., Fachard, S., Papangeli, K., « The 2015 Mazi Archaeological Project : Regional Survey in Northwest Attica (Greece) », *Antike Kunst* 59 (2016) 132-152.

Rousset, D., « Les frontières des cités grecques. Premières réflexions à partir du recueil des documents épigraphiques », *Cah. Cent. Gustave Glotz* 5 (1994) 97-126.

Rousset, D., *De Lycie en Cabalide : La Convention entre les Lyciens et Termessos près d'Oinoanda*, Genève (2010).

www.bordersofattica.org

www.maziplain.org

La campagne 2017 du projet Baie de Kiladha

Depuis 2012, le projet gréco-suisse Baie de Kiladha vise à l'étude des sites et paysages préhistoriques submergés dans une petite baie du sud de l'Argolide. Il s'agit d'une collaboration entre l'Université de Genève, sous l'égide de l'Ecole suisse d'archéologie en Grèce, et l'Ephorie grecque des antiquités sous-marines. La baie de Kiladha a été choisie en raison de la présence sur son rivage septentrional de la grotte de Franchthi, site préhistorique majeur occupé durant au moins 35'000 ans, du Paléolithique supérieur à la fin du Néolithique. La grotte se trouve désormais à quelques mètres à peine du rivage, mais il y a 20'000 ans, lors de la dernière période glaciaire, alors que le niveau de la mer était 120 m plus bas qu'aujourd'hui, elle en était éloignée de plusieurs kilomètres. À cette époque, la baie de Kiladha était une petite plaine côtière, où les occupants de la grotte venaient trouver les ressources nécessaires à leur subsistance. Au Néolithique (dès le 7e millénaire avant l'ère chrétienne), qui correspond au passage d'un mode de vie nomade, basé sur la chasse et la cueillette, à une existence sédentaire reposant sur l'agriculture et l'élevage, ces mêmes occupants ont dû y construire ce qui pourrait être un des premiers villages de Grèce et, partant, d'Europe. C'est la recherche d'un tel village qui est à l'origine du projet Baie de Kiladha.

En 2014, un site préhistorique submergé a été découvert à quelques centaines de mètres au nord de la grotte, au large de la plage de Lambayanna. Il ne s'agit pas d'un village néolithique, mais d'une ville de l'Âge du Bronze Ancien (vers le milieu du 3e millénaire avant l'ère chrétienne), dont les vestiges architecturaux (fondations en pierre de murs et de bâtiments) sont visibles sur le fond marin, à faible profondeur. En 2015, une prospection sous-marine a été menée au niveau de ces vestiges : plus de 5'000 tessons de céramique, ainsi que d'autres objets, y ont été recueillis. L'étude de ces découvertes et de leur répartition a permis d'en savoir davantage sur la date et la taille de l'établissement, mais aussi de connaître certaines des activités qui s'y déroulaient.

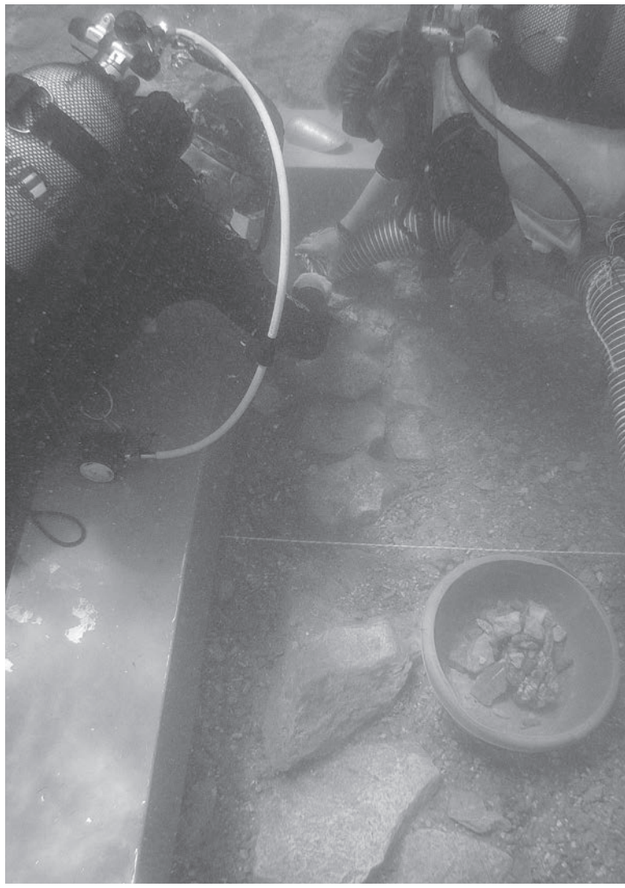

Fig. 1 : Découverte du mur de l'Âge du Bronze.

Fig. 2 : Fouille en profondeur.

Depuis 2016, un nouveau programme de recherche est en cours. Son but est de préciser l'étendue de la ville de l'Âge du Bronze Ancien dans le temps et dans l'espace. L'objectif en pratique est de déterminer si les limites de l'établissement ont été atteintes, ou s'il existe d'autres vestiges architecturaux cachés sous les sédiments marins (ou sous la plage de galets). Il s'agit aussi de savoir si des vestiges plus anciens que la ville sont conservés sous cette dernière, ce qui témoignerait d'une occupation antérieure à cet endroit. Diverses méthodes sont mises en œuvre pour ce faire : le levé topographique, les mesures géophysiques et la fouille sous-marine.

En 2017, de nouvelles mesures topographiques et géophysiques ont été faites à la suite de celles de l'année précédente, confirmant encore une fois la complexité et la richesse du site de Lambayanna. Au niveau de la fouille sous-marine, un nouveau sondage, de plus grande taille (2 x 2 m) que celui de 2016 (1.5 x 0.75 m) a été ouvert à proximité de ce dernier, à quelques dizaines de mètres seulement de la plage et par une profondeur de 1.8 m. À peine la couche de surface ôtée et les niveaux de l'Âge du Bronze atteints, les fouilleurs ont eu la surprise de découvrir un mur de pierre bien construit, large de 0.6 m et en bon état de conservation. Sa position stratigraphique, qui paraît à première vue sous-jacente à celle des murs visibles sur le fond marin, intrigue : serait-on en présence d'un établissement plus ancien à cet endroit, d'une ville sous la ville ? Puis, en creusant le long du mur, les fouilleurs ont découvert une couche remplie de coquillages d'un type particulier : le murex, ou *Hexaplex trunculus*, selon la terminologie en vigueur, dont le mucus était utilisé pour faire la pourpre, une teinture réputée dans l'Antiquité. Les individus recueillis présentent pour la plupart une cassure à un endroit spécifique de la coquille, qui laisse penser qu'ils auraient effectivement pu servir à la production de teinture, ce qui en ferait un des plus anciens cas connus pour la Grèce continentale et l'Europe. Ailleurs dans le sondage, la fouille a pu être poursuivie jusqu'à une profondeur de 1.2 m sous le fond marin : couche après couche, les fouilleurs continuaient de trouver de la céramique, toujours plus ancienne. Les tessons les plus profonds appartiendraient à la transition entre le Néolithique et l'Âge du Bronze, vers la fin du 4e millénaire avant l'ère chrétienne, au moment où la grotte de Franchthi est abandonnée. Quoi qu'il en soit, la longévité de l'occupation humaine à cet endroit, qui débute bien avant la ville de l'Âge du Bronze, ne fait aucun doute.

Julien Beck
Chargé de cours à l'Unité d'archéologie classique,
Faculté des Lettres, Université de Genève

Jean Tzetzès et Eustathe de Thessalonique, deux érudits en compétition dans la Byzance du XIIe siècle*

L'importance des classiques et la condition difficile des lettrés

L'empereur Constantin IX Monomaque avait une faiblesse : il permettait que sa maîtresse, la charmante Marie Sclérène, participe aux cérémonies officielles de la Cour, causant ainsi l'embarras des personnes présentes.

L'indignation générale ayant atteint son comble, un courtisan décida qu'il était temps d'alléger l'atmosphère : s'agissant d'un esprit cultivé, il eut recours à l'*Iliade* d'Homère. C'est ainsi qu'un jour, à l'entrée de la belle Marie, une voix s'exclama du fond de la salle : « *ou nemesis* (οὐ νέμεσις) ».[1] Ces mots célèbres, prononcés par les conseillers troyens à la vue de la belle Hélène, justifièrent une fois pour toutes la conduite de Constantin : si les Troyens avaient accepté de combattre et mourir pour la plus belle des femmes, pouvait-on vraiment blâmer l'empereur qui ne savait pas renoncer à la grâce de la charmante Marie ?

Fig. 1 : Michel Psellos avec l'un de ses élèves illustres, Michel VII Doukas (enluminure d'un manuscrit du monastère du Pantocrator, Mont-Athos).

L'auteur raffiné de cette citation a été identifié comme Michel Psellos[2], l'un des principaux érudits du XIe siècle, et le premier à occuper le poste prestigieux de « consul des philosophes », créé directement par l'empereur. Sans doute, le soutien de la belle et puissante Marie n'y fut pas pour rien…

Aux XIe et XIIe siècles, la naissance d'une nouvelle classe dirigeante entraîna le développement d'un cercle d'intellectuels et de rhéteurs capables de célébrer les valeurs des élites de la capitale et de répondre à leurs exigences. Les esprits les plus appréciés finissaient par occuper des postes prestigieux, créés et contrôlés directement par la Cour ou le Patriarcat. C'est ainsi que, sur l'initiative de Constantin IX, est institué le poste de maître des rhéteurs, l'un des plus convoités par les intellectuels de l'époque. Cette charge illustre n'impliquait pas seulement l'enseignement de l'art de la

* Cet article fait écho à une thèse de doctorat soutenue en mars 2017 et intitulée *La ricezione di Odisseo e di Omero presso Giovanni Tzetze e Eustazio di Tessalonica* (Universités de Turin et Lausanne).

1 Voir Homère, *Iliade* 3, 156-58 : « Non, il n'y a pas lieu de blâmer (*ou nemesis*) les Troyens ni les Achéens aux bonnes jambières, si, pour telle femme, ils souffrent si longs maux. Elle a terriblement l'air, quand on l'a devant soi, des déesses immortelles » (trad. Paul Mazon).

2 C'est en tous cas Michel Psellos qui rapporte cette histoire, dans sa *Chronographie*, au ch. 61 du livre consacré au règne de Constantin IX.

parole, mais elle prévoyait aussi la déclamation de discours cérémoniaux en présence de l'empereur. À la même époque, le développement progressif de l'École Patriarcale[3] représenta une autre opportunité précieuse pour les lettrés de la capitale, à qui on offrait des revenus sûrs et une visibilité remarquable.

Tout en offrant de nouvelles opportunités, la création de ces institutions ne pouvait pas satisfaire les exigences de toute l'élite intellectuelle naissante. Vivre de sa plume et des revenus incertains de cours privés était pénible : la compétition pour obtenir les rares postes au sein de la Cour ou du Patriarcat était donc acharnée.
Parmi les protagonistes de cette compétition impitoyable, je m'arrêterai à deux érudits : Eustathe de Thessalonique et Jean Tzetzès. Même si le second était un peu plus âgé que le premier, tous les deux vécurent à la même époque, participèrent aux mêmes polémiques littéraires et visèrent une carrière brillante au sein de la Cour ou de l'Église. Les résultats très différents qu'ils obtinrent, ainsi que leurs personnalités inconciliables, semblent avoir laissé des traces profondes dans leurs œuvres érudites. Nous en présenterons ici quelques exemples, pour tracer un portrait vivant de ces deux figures d'érudits dont l'esprit et les idées finissent souvent par disparaître derrière la masse d'informations et de fragments littéraires qu'ils nous ont transmis.

Deux biographies et deux carrières très différentes

Comme on l'a dit, Eustathe était de quelques années plus jeune que Tzetzès, dont les dates précises de naissance et de mort sont malheureusement inconnues. On sait toutefois qu'il fut actif entre le premier et le dernier quart du XII[e] siècle. Né d'une mère d'origine géorgienne, Tzetzès déclare avec orgueil être de pure ascendance grecque du côté paternel[4] : affirmation singulière, qui visait très probablement à magnifier sa culture « hellénique ». En effet, dès ses plus jeunes années, Tzetzès se présente sans cesse comme le meilleur connaisseur des classiques grecs et notamment des poèmes homériques.
D'ailleurs, à la suite d'un malentendu qui met fin à sa carrière dans l'administration, le sort du jeune érudit dépend désormais exclusivement de son succès auprès des élites de la capitale. Son seul espoir est d'attirer de riches étudiants ou d'être engagé directement par d'importants membres de la Cour impériale.

Pour ce faire, Tzetzès compose vers 1133 un court poème en hexamètres, les *Carmina Iliaca* : il s'agit d'une véritable réécriture de la guerre de Troie, fondée aussi bien sur des sources disparates que sur des idées originales de l'auteur. Son but est de montrer qu'il est capable non seulement de maîtriser Homère, mais aussi de l'améliorer. *L'Exégèse de l'Iliade*, commentaire ponctuel du poème qui nous est parvenu sous forme fragmentaire, découle de la même stratégie. Dans le prologue, Tzetzès déclare sans hésitation avoir dépassé les exégètes des siècles précédents, qui n'auraient jamais compris la vraie nature de l'œuvre homérique.

Cette opération publicitaire semble attirer l'attention de riches mécènes, qui lui confient la rédaction d'œuvres visant à « expliquer » les classiques aux membres de la Cour impériale. Les *Allégories à l'Iliade*, d'abord financées par l'impératrice Irène-Bertha, furent ensuite sponsorisées par Constantin Cotertzès, autre célèbre mécène qui encouragea aussi la rédaction des *Allégories à l'Odyssée*. Pour la *sevastokratorissa* Irène, belle-fille de l'empereur Jean II Comnène, Tzetzès rédigea une nouvelle version de la *Théogonie* d'Hésiode.

Malgré le soutien de ces personnages illustres, Tzetzès n'arrivera jamais à faire carrière : soit à cause de son avidité, qui le poussa à tromper le comptable de l'impératrice (faute qui lui coûta son premier emploi auprès de la Cour), soit à cause de son caractère polémique et agressif, l'érudit se vit refuser le poste de maître des rhéteurs auquel il aspirait depuis longtemps. La déception le poussa à écrire de violents *Iambes*, où il se plaint de l'incompétence de ses rivaux, qu'il n'hésite pas à comparer à des bœufs ou à des cochons. Les virulentes critiques contre ses collègues caractérisent aussi les *Lettres*, où Tzetzès décrit les hauts et les bas de sa vie incertaine, tout en ne cessant de promouvoir ses propres compétences auprès d'illustres destinataires, dans l'espoir vain d'en recevoir l'aide qu'il croyait mériter.

Fig. 2 : Eustathe de Thessalonique (icône du monastère de Vatopedi, Mont-Athos).

Contrairement à son collègue plus âgé, Eustathe sut bien profiter de ses rapports avec l'élite impériale et ecclésiastique. Né à Constantinople autour de 1115, Eustathe fit une carrière rapide au sein de la bureaucratie impériale. L'amitié du patriarche Michel III lui fut sans doute essentielle : c'est justement grâce à son soutien que l'érudit arriva à occuper le poste auquel Tzetzès avait aspiré sans aucun succès ; entre 1166 et 1174, Eustathe, qui s'était déjà distingué par les cours qu'il dispensait aux riches étudiants de la capitale, fut nommé maître des rhéteurs. La visibilité et le prestige qui en découlèrent lui permirent de se faire remarquer par la Cour et le Patriarcat : comme couronnement de sa carrière, après quelques vicissitudes, il fut nommé archevêque de Thessalonique, la ville la plus importante de l'Empire après Constantinople.

Même pendant cette dernière phase de sa vie, Eustathe n'abandonna jamais son intérêt envers les classiques et pour l'enseignement. Ses cours étaient tellement renommés qu'il continua de recevoir d'illustres élèves qui arrivaient directement de Constantinople. Ce fut justement pour ses étudiants qu'Eustathe commença à rédiger ses commentaires sur les principaux auteurs classiques : les célèbres *Commentaires (Parekbolai)* à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*, auxquels il travailla pendant toute sa vie, n'étaient à l'origine que des notes préparatoires, rédigées en vue des cours dispensés dans la capitale.

Malgré ses rapports difficiles avec les élites de Thessalonique, Eustathe refusa d'abandonner ses concitoyens quand les Normands occupèrent la ville en 1185. C'est Eustathe

3 L'organisation et l'existence même de cette « école » font encore l'objet d'un vif débat chez les commentateurs modernes ; voir à ce propos V. Katsaros, « Προδρομικοί 'θεσμοί' για την οργάνωση της ανώτερης εκπαίδευσης της εποχής των Κομνηνών από την προκομνήνεια περίοδο », in V. N. Vlysidou (éd.), *Η αυτοκρατορία σε κρίση (;) Το Βυζάντιο τον 11ο αιώνα (1025–1081)*, Athenai 2003, 443-471 : 445-46.

4 P. Gautier, « La curieuse ascendance de Jean Tzetzès », *Revue des études byzantines* 28, 1970, 207-220.

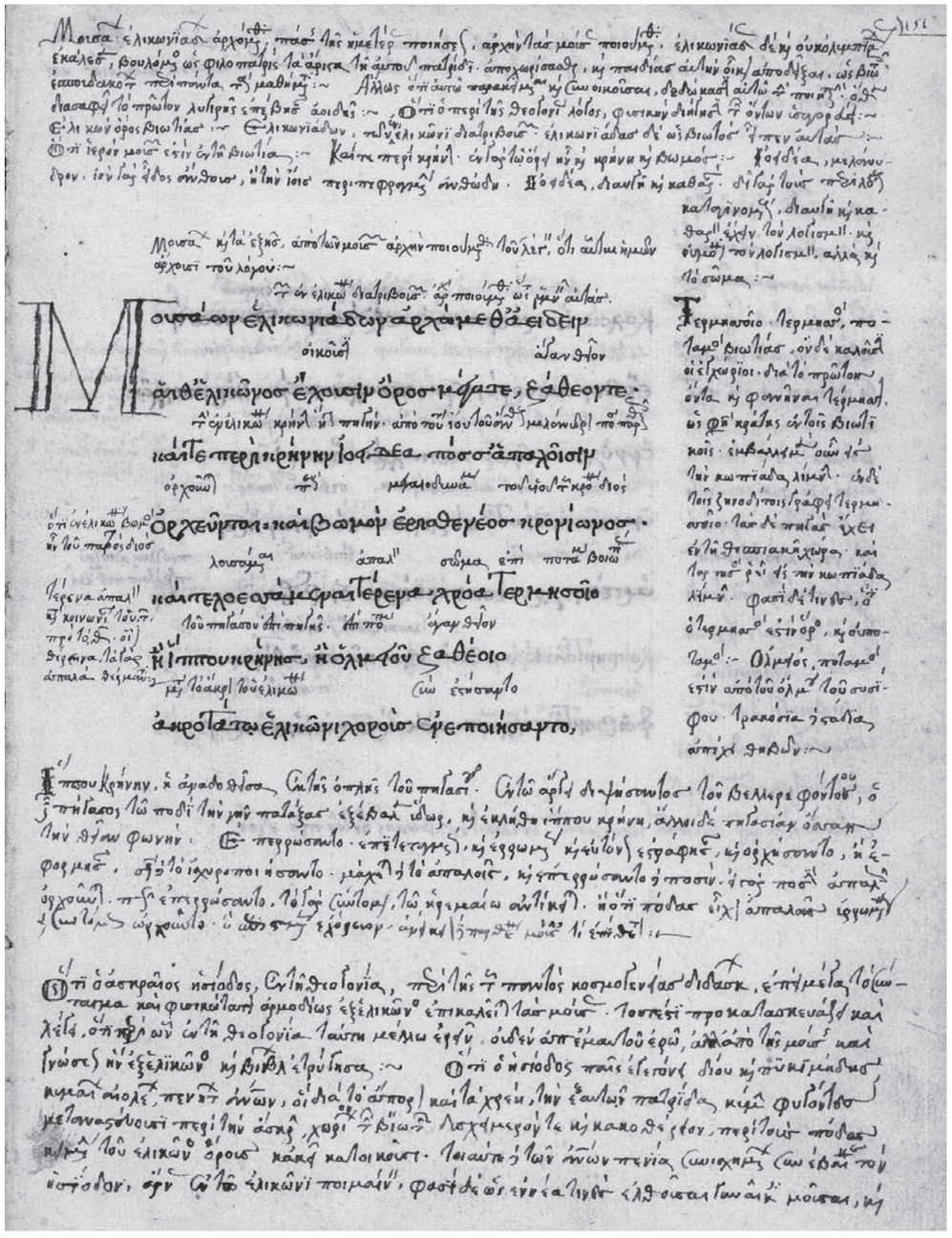

Fig. 3 : Scholies de Tzetzès entourant le début de la Théogonie *d'Hésiode (manuscrit de la Houghton Library, Université Harvard).*

lui-même qui nous transmet un compte rendu de ces événements, qu'il résume et analyse dans sa célèbre *Prise de Thessalonique*, où il met en œuvre les principes rhétoriques et stylistiques qu'il énonce dans ses écrits théoriques.

À sa mort, en 1198 ou 1199, l'archevêque fut célébré par ses anciens élèves et amis. Dans une émouvante monodie, Euthyme Malakès, métropolite de Néopatras, évoque avec nostalgie les heures passées chez Eustathe, dont la maison n'aurait été rien d'autre que la résidence des Muses elles-mêmes, où l'on apprenait la grammaire, la métrique et la rhétorique.[5]

Coups bas entre intellectuels et le problème du copyright au XII^e^ siècle

D'un côté, un *grammatikos* à la personnalité agressive, dont la vie et la carrière ont été discontinues, de l'autre un érudit apprécié par les élites et destiné à un futur lumineux : Tzetzès et Eustathe ne sauraient être plus différents. Cette impression est partagée par les commentateurs modernes, qui opposent le style équilibré et les contenus réfléchis des œuvres d'Eustathe au ton polémique et au sensationnalisme de Tzetzès. Tout en étant fondée sur des faits concrets, cette représentation des deux érudits est toutefois un peu simpliste. Malgré son caractère impétueux et impulsif, Tzetzès était un excellent érudit : l'un des premiers à l'admettre, fût-ce indirectement, est Eustathe lui-même.

Dans l'introduction à ses célèbres *Parekbolai* à l'*Iliade*, Eustathe a clairement à l'esprit l'œuvre d'un prédécesseur dont il cherche tout de suite à se dissocier. Dans les toutes premières lignes du prologue, Eustathe remercie ses amis et ses élèves qui sont les principaux destinataires de son travail. L'érudit tient à souligner qu'il n'a pas écrit sous l'encouragement de riches mécènes, se distinguant ainsi de certains « esprits raffinés » (*kompsoi*) qui ne font que vanter l'appui d'illustres protecteurs.[6] Quelques lignes plus loin, le futur archevêque ajoute que, à la différence d'autres exégètes, son but n'était ni la recherche du nouveau à tout prix, ni la réalisation d'un commentaire continu qui comble les lacunes des anciens critiques.[7] Dans ces deux passages, Eustathe vise le travail d'un collègue qui avait travaillé pour d'importants sponsors et pour qui la rupture par rapport au passé était un but essentiel : Tzetzès ne correspondrait-il pas parfaitement à cette description ? Le fait qu'Eustathe, dans le prologue même de son œuvre la plus importante, éprouve le besoin d'attaquer et rabaisser son rival montre que ce dernier n'était pas aussi risible qu'on a tendance à le croire.

Un passage plutôt sarcastique des *Prolégomènes à la Comédie* de Tzetzès semblerait confirmer l'impression que les deux érudits connaissaient (et critiquaient) chacun les écrits de l'autre. Dans cet extrait, Tzetzès rectifie une faute de chronologie qu'il avait commise dans son *Exégèse de l'Iliade*, où il avait situé à la même époque le tyran athénien Pisistrate et le grammairien alexandrin Aristarque. Tout en admettant cette grave maladresse, Tzetzès remarque que la même faute avait été commise par « certains esprits raffinés (*kompsoi*) qui marchent dans l'éther ».[8] Un de ces *kompsoi* n'est autre qu'Eustathe, qui dans ses *Parekbolai* avait adopté la même (fausse) chronologie que Tzetzès. Les piques semblent donc réciproques car Tzetzès lui non plus n'hésite pas à traiter son rival de *kompsos*, reprenant le

5 Euth. *Mal. Monodia in Eust. Thess.* 5, 12-13 Bonis.

6 Eust. in *Il.* 1, 3, 1-7 van der Valk.

7 Eust. in *Il.* 1, 3, 35-4, 2 van der Valk.

8 Voir Tz. *Prol. de comoedia* 2, 32–9 Koster avec les observations de E. Cullhed, « The Blind Bard and 'I' : Homeric biography and authorial personas in the twelfth century », *Byzantine and Modern Greek Studies* 38, 2014, 49-67 : 65.

même terme ironique qu'Eustathe avait utilisé pour ridiculiser son adversaire anonyme dans le prologue des *Parekbolai*.

Comment justifier la présence de la même erreur aussi bien dans l'*Exégèse de l'Iliade* que dans les *Parekbolai* d'Eustathe ? Sans doute l'explication la plus simple serait de penser que les deux auteurs ont utilisé la même source, c'est-à-dire les *Scholies* à Denys le Thrace[9], où l'on trouve la même imprécision chronologique. Toutefois, on pourrait aussi imaginer qu'Eustathe, qui connaissait l'*Exégèse* de Tzetzès, ait pris cette information directement de l'œuvre de son collègue, en évitant soigneusement de le mentionner. Est-ce une hypothèse trop hardie de suggérer que le grand archevêque ait pu commettre un plagiat au détriment d'un collègue beaucoup moins célèbre et dont il n'hésitait pas à ridiculiser les méthodes ? Cette supposition paraît moins téméraire si l'on compare les œuvres de Tzetzès et Eustathe.

Pour ne citer qu'un exemple célèbre, une ancienne étude consacrée aux scholies byzantines d'Aristophane a montré que dans ses commentaires perdus Eustathe puisait souvent dans les scholies détaillées rédigées par Tzetzès, sans jamais mentionner sa source.[10] Des travaux plus récents ont ultérieurement allongé la liste des passages où l'archevêque s'inspire des écrits de son collègue, évitant toujours de lui rendre crédit : parmi les œuvres de Tzetzès piratées par Eustathe, on peut compter, outre les scholies d'Aristophane, les *Allégories à l'Iliade* et à *l'Odyssée*, ainsi que le célèbre commentaire à l'*Alexandra* de Lycophron.[11] Il semble donc que le futur archevêque était l'un des lecteurs les plus assidus des écrits du *kompsos* Tzetzès !

Les innombrables passages où ce dernier se plaint des rivaux malhonnêtes qui s'approprient le travail d'autrui pour faire carrière ne semblent donc pas complètement infondés. À Byzance, tout comme aujourd'hui, la vie de l'homme de lettres était parsemée d'obstacles et les participants à cette compétition acharnée n'hésitaient pas à recourir à des méthodes douteuses. Tout en étant sans doute un savant exceptionnel, même le grand Eustathe n'était pas à l'abri des polémiques et des expédients utilisés par ses contemporains. Le fait qu'il n'hésite pas à puiser dans les œuvres de Tzetzès montre que la valeur de ce dernier était reconnue à l'époque : malgré son caractère difficile et sa personnalité débordante, Tzetzès était capable d'analyses raffinées et d'observations précieuses. Eustathe, l'un de ses rivaux les plus acharnés, le reconnaissait ; il est peut-être temps que la critique moderne le fasse aussi.

Valeria F. Lovato

9 La grammaire de Denys le Thrace, de la fin du II^e siècle av. J.-C., ouvrage fondamental de la tradition grammaticale occidentale, était elle-même ainsi pourvue de notes de commentaire, qui fournissaient de nombreuses informations de base.

10 Voir D. Holwerda, « De Tzetza in Eustathii reprehensiones incurrenti », *Mnemosyne* 13, 1960, 323-26.

11 Voir. T. M. Conley, « Byzantine Criticism and the Uses of Literature », in A. Minnis et I. Johnson, *The Cambridge History of Literary Criticism*, vol. 2. *The Middle Ages*, Cambridge, 2005, 669-92.

De la mémoire du poète à la mémoire du copiste : l'*Iliade* et la paraphrase du *Genavensis græcus 44*

Entre ses murs, la Bibliothèque de Genève conserve un précieux manuscrit de l'*Iliade*, le* Genavensis græcus 44*; outre l'épopée homérique presque complète, ce manuscrit du XIII^e siècle contient aussi une paraphrase interlinéaire en prose byzantine des douze premiers chants.

La traversée des mers

L'histoire du *Genavensis græcus 44* (abrégé, ci-après, *Gen. gr. 44*) a longtemps vacillé entre notoriété et oubli ; de son origine, nous ne connaissons pas grand-chose ou presque : deux « monogrammes » désignent comme possesseurs successifs Manuel Moschopoulos (XIII^e – XIV^e siècle) et Théodore Méliténiote (XIV^e siècle), deux érudits liés aux plus hautes institutions de l'Empire byzantin et raisonnablement connus dans le milieu littéraire de la Constantinople des Paléologues (fig. 1).[1] En tenant compte de leur « champ d'action », il est vraisemblable que ce manuscrit ait été exécuté par un copiste installé à Constantinople même. Sa facture assez humble[2] et la présence d'un abondant matériel exégétique font du *Gen. gr. 44* un manuscrit « d'usage », employé dans un contexte scolaire.

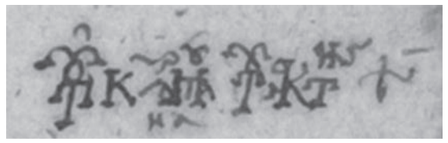

Fig. 1 : Le monogramme de Manuel de Crète ©Genève, Bibliothèque de Genève, Gen. gr. 44, *p. 541 (www.e-codices.unifr.ch).*

On peut supposer qu'il parvint en Italie autour du XV^e siècle à la faveur des nombreux échanges diplomatiques, économiques et culturels qui s'étaient développés entre Byzance et la Péninsule. C'est sans doute à Venise que le Genevois d'adoption Henri II Estienne (1531-1598), fils de l'imprimeur Robert Estienne (1503-1559), en fit son acquisition dans des conditions qui demeurent, à ce jour, inconnues. Lorsque Henri II Estienne publia l'*Iliade* en 1566[3], nous savons qu'il utilisa le *Gen. gr. 44* (dont il parle dans sa préface en l'appelant *vetus exemplar* — un exemplaire ancien) comme témoin principal pour l'établissement textuel du poème ; la qualité de son édition fut telle qu'elle fit référence jusqu'au XVIII^e siècle, lorsque fut redécouvert le plus célèbre des manuscrits de l'*Iliade*, le *Venetus A*. Peu après l'édition d'Henri II Estienne, on perdit complètement sa trace au point que, parmi les homérisants, le *Gen. gr. 44* ne fut plus intitulé que *ignotus codex* — le manuscrit inconnu. Tout porte cependant à croire qu'il ne quitta pas Genève : on retrouve sa trace en 1702 lorsqu'il

1 Un monogramme est une sorte de signature réduite à un seul caractère, qui combine en les liant les différentes lettres du nom. Les noms de Manuel Moschopoulos et de Théodore Méliténiote se trouvent, respectivement, aux pages 541 et 568 du manuscrit, écrits de la même main, dans un style proche de celui qu'on utilise pour des monogrammes.

2 Les feuillets sont en papier et ne comportent aucune ornementation artistique ; l'état général du manuscrit confirme, en outre, un usage intensif.

3 Henri II Estienne publia en 1566 une édition complète des poètes épiques grecs, parmi lesquels on retrouve naturellement Homère, sous le nom de *Οἱ τῆς ἡρωϊκῆς ποιήσεως πρωτεύοντες ποιηταὶ, καὶ ἄλλοι τινὲς. Poetae Graeci principes heroici carminis, & alii nonnulli*, [Genevæ], Anno M.D.LXVI. Excudebat Henricus Stephanus, illustris viri Huldrichi Fuggeri typographus.

fut légué par la famille du médecin genevois Daniel Leclerc à la Bibliothèque de Genève. En 1778, le bibliothécaire Jean Senebier consacra une notice assez sommaire à ce manuscrit référencé, pour la première fois, sous la cote *Genavensis græcus 44*.[4] Mais la première — et, encore à ce jour, unique — publication scientifique d'ensemble consacrée au *Gen. gr. 44* est à mettre au crédit de l'helléniste genevois Jules Nicole entre 1886 et 1891 ; ce professeur de langue et littérature grecques de l'Université de Genève identifia des scholies — c'est-à-dire de plus ou moins brèves notes explicatives marginales — encore inédites et les publia dans un ouvrage précédé de notices descriptives, historiques et critiques d'une remarquable précision.[5] Les années 2000 marquent un tournant : l'article de Bertrand Bouvier[6] sur la paraphrase du *Gen. gr. 44* révéla un nouvel intérêt pour le processus de transmission des textes anciens. Entre 2009 et 2011, le manuscrit fit l'objet d'un restauration complète, à l'issue de laquelle il fut mis en ligne sur la base de données numériques *e-codices*, accompagné d'une notice rédigée par André-Louis Rey (Université de Genève) et reflétant l'état actuel des recherches.[7]

La traversée des mémoires

Une des grandes particularités du manuscrit de Genève est la présence d'une paraphrase interlinéaire où chaque vers homérique est immédiatement suivi de sa « traduction » en prose, dans un grec de tradition classique mais qui cherche à être facilement compréhensible. La paraphrase est, avant tout, une pratique exégétique qui tire son origine des exercices scolaires et rhétoriques antiques[8] ; pourtant, d'un point de vue épistémologique, elle n'est pas simple à définir : inféodée à un « texte source » (ici, l'*Iliade*), on peut la concevoir comme une (re)composition consciente se situant dans un espace flou compris entre la traduction, le commentaire et l'interprétation, comme nous le verrons plus loin. L'intérêt d'étudier le *Gen. gr. 44* dans sa dimension manuscrite vient de la possibilité de confronter directement, non pas seulement deux états d'une même langue séparés par presque deux millénaires, mais aussi deux mémoires différentes — l'une, épique et « aédique » qui, bien qu'accessible que par le truchement de l'écriture, dévoile les mécanismes complexes de la composition orale des poèmes homériques ; l'autre, manuscrite et livresque, issue des traditions successives de l'exégèse antique, alexandrine et, enfin, byzantine. Considérons désormais un exemple révélateur des travaux philologiques qui nous occupent.

Au milieu du chant 2, Grecs et Troyens se font face, prêts à en découdre (v. 472-473). C'est alors que, au début du chant suivant, les deux armées s'ébranlent et s'avancent l'une contre l'autre. Les Achéens marchent en silence (v. 8 : *ἴσαν σιγῇ*), contrairement aux Troyens qui s'avancent à grands cris (v. 2 : *κλαγγῇ (…) ἴσαν*), comparés à des grues, ces oiseaux migrateurs au cri particulièrement strident, « qui, lorsqu'elles fuient l'hiver et la pluie incessante, volent à grands cris au-dessus des

4 Jean Senebier, *Catalogue raisonné des manuscrits conservés dans la Bibliothèque de Genève*, Genève, 1779, p. 48-49.

5 Jules Nicole, *Les scolies genevoises de l'Iliade*, Paris, 1891.

6 Bertrand Bouvier, « Sur la paraphrase de l'*Iliade* contenue dans le *Genavensis græcus 44* », in : Olivier Reverdin (éd.), *Homère chez Calvin*, Genève, 2000, p. 305-317.

7 La restauration fut menée par Andrea Giovannini (sous mandat de la Bibliothèque de Genève) et sous l'impulsion de la conservatrice des manuscrits, Barbara Roth-Lochner. Le manuscrit est librement accessible sur le site *e-codices*, à l'adresse suivante : *http://www.e-codices.unifr.ch/fr/bge/gr0044/1*.

8 Aélius Théon commente l'exercice de la paraphrase dans son ouvrage consacré aux exercices préparatoires de rhétorique (*Progymnasmata*, 62. 13-25). Voir aussi : Quintilien, *Institution oratoire*, 1. 10. 2 et 10. 5. 4-9. Aélius Aristide propose un modèle de paraphrase portant sur les quarante-quatre premiers vers de l'*Iliade* (*Arts rhétoriques*, 1. 14. 1). La paraphrase doit cependant être une pratique aussi ancienne que la critique textuelle ; ainsi, la « première » paraphrase de l'*Iliade* (1. 11-42) nous vient de Platon (*République*, 393d *sqq.*).

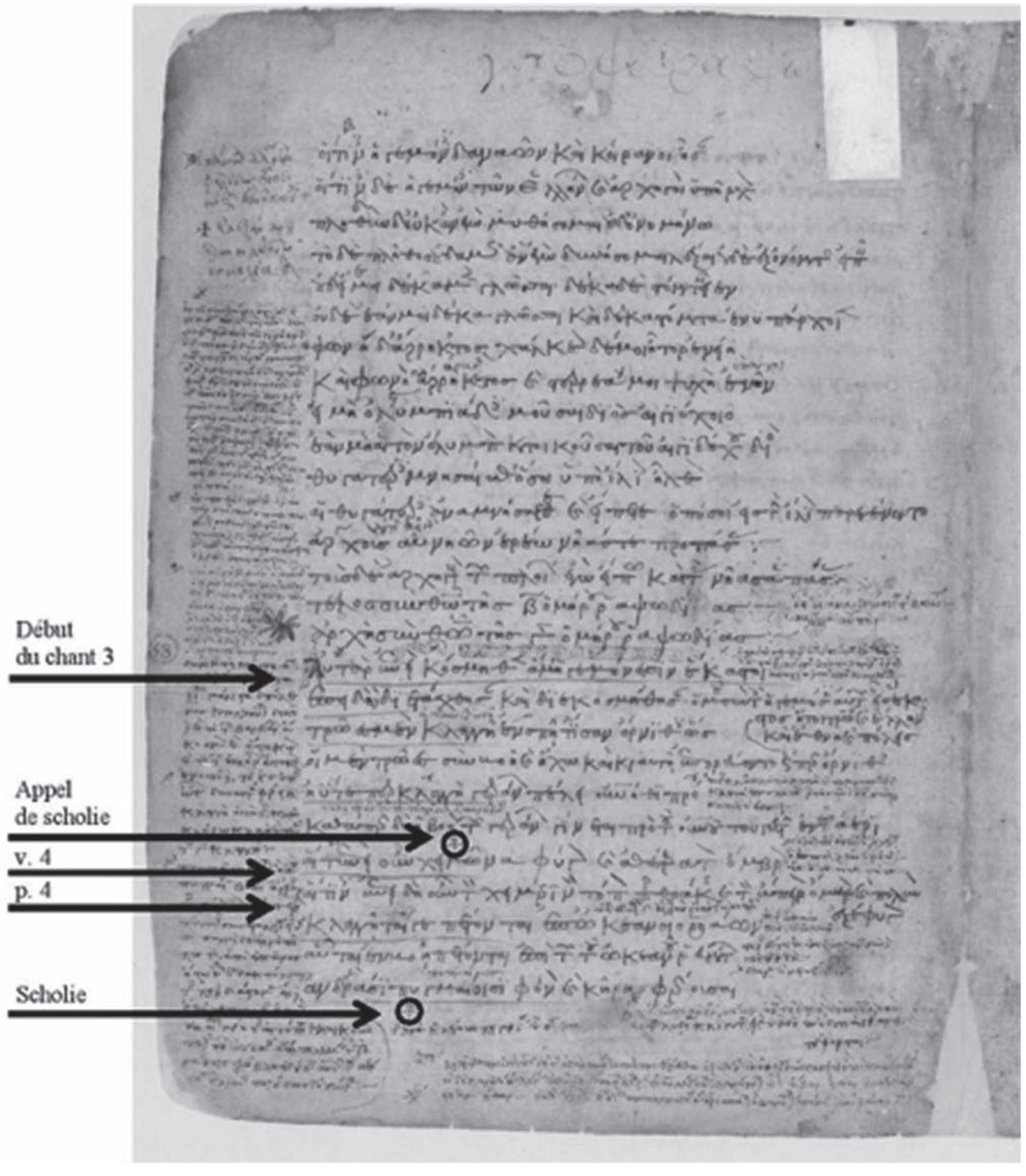

Fig. 2 : Début du chant 3
© Genève, Bibliothèque de Genève, Gen. gr. 44, *p. 110 (www.e-codices.unifr.ch).*

flots de l'Océan » (v. 4-5).[9] Observons plus précisément le vers 4 du chant 3 et sa paraphrase correspondante tels que transmis par le *Gen. gr. 44* :

v. 4 *αἵ τ᾽ ἐπεὶ οὖν χειμῶνα φύγον καὶ ἀθέσφατον ὄμβρον*
p. 4 *αἵτινες ἐπειδὴ οὖν τὸν χειμερινὸν τόπον τῆς Θράκης καὶ τὸν ἄπειρον ὄμβρον καὶ πολὺν ἐξέφυγον*
v. 4 *[les grues] qui, lorsqu'elles fuient hiver et pluie incessante*
p. 4. *[les grues] qui, lorsqu'elles s'enfuient de la région hivernale de la Thrace et de l'incessante et abondante pluie.*

Le lecteur attentif aura remarqué une différence de taille entre le vers homérique et sa paraphrase : la paraphrase précise que les grues fuient la région hivernale de la Thrace (*τὸν χειμερινὸν τόπον τῆς Θράκης*) tandis qu'Homère se contente d'indiquer qu'elles fuient l'hiver (*χειμῶνα*). Voilà un exemple parmi d'autres qui permet de cerner davantage la complexité du statut de la paraphrase du *Gen. gr. 44* : indiscutablement liée à l'*Iliade* qu'elle suit immédiatement, elle « glisse volontiers vers le commentaire »[10], voire vers l'interprétation textuelle. Mais comment expliquer le lien entre l'hiver et la Thrace ? Dans son article consacré à la paraphrase du *Gen. gr. 44*, Bertrand Bouvier note que « nous sommes à Byzance, ville de Thrace orientale, où il est loisible d'observer les oiseaux migrateurs et où les pluies en hiver sont torrentielles (…) ».[11] On ne peut pas exclure que la mention de la Thrace puisse, en effet, se fonder sur l'expérience pratique d'une réalité météorologique ; mais il convient d'élargir la perspective à la recherche des origines possibles de cette remarque de l'auteur de la paraphrase.

Il apparaît alors que cette précision géographique se retrouve dans plusieurs sources de l'exégèse homérique et, notamment, dans le corpus des scholies, dans le *Lexique homérique* d'Apollonius le Sophiste, ou encore dans la *Souda*, cet ouvrage byzantin qui tient à la fois de l'encyclopédie et du dictionnaire.[12] Soulignons encore que les grues occupent une place importante dans la littérature antique, notamment en raison de leur légendaire affrontement avec le peuple pygmée décrit par Homère à la suite des vers cités *supra*.[13] Ce n'est peut-être pas ici le lieu de spéculer sur la tradition philologique de laquelle découle cette exégèse géographique qui, de toute évidence, remonte au moins à l'époque alexandrine. Plus intéressant pour notre propos, nous ferons surtout remarquer qu'au-dessus du vers 4, une petite croix renvoie à une scholie qui se trouve au bas du folio 110 (fig. 2). On y lit :

Sch. 4 *τὴν Θράκην λέγουσι χειμερίαν οὖσαν.*
Il est dit que la Thrace est sujette au mauvais temps.

Nous voilà donc en présence d'une « redondance exégétique » puisque, sur le *même* feuillet, séparées seulement par quelques centimètres, paraphrase et scholie établissent le *même* lien de cause à effet, à savoir que le rude climat de la Thrace pousse les grues à migrer. Toutefois, cette redondance exégétique s'explique en grande partie parce que les modes de lecture impliqués par ces deux procédés d'exégèse diffèrent largement : tandis que la paraphrase vise à une compréhension du poème *en direct* et totale — la disposition interlinéaire est donc déterminante —, la scholie, ne serait-ce que par son système d'appel de note et son emplacement marginal, tend bien plutôt à une compréhension en *différé* et ponctuelle. Cet exemple démontre que la paraphrase et la scholie divergent dans leur « conception » exégétique, quand bien même elles poursuivent le même but : éclairer le poème homérique.

Véritable laboratoire philologique où l'information textuelle se construit « en réseau » pour reprendre les mots du langage informatique, le *Gen. gr. 44* est au cœur d'un projet de philologie « e-codicologique » qui entend tirer parti du développement récent des technologies informatiques et de l'accès facilité aux sources manuscrites : grâce aux outils d'analyse automatique des données textuelles et à la numérisation d'un nombre toujours plus important de manuscrits, cette philologie s'ouvre sur un espace encore peu étudié — un espace où les relations textuelles sont organisées, articulées et construites par l'auteur du manuscrit[14]. C'est, en définitive, l'espace dévolu à ce que nous nommons la mémoire du copiste.

Ariane Jambé
Université de Lausanne

9 αἵ τ᾽ ἐπεὶ οὖν χειμῶνα φύγον καὶ ἀθέσφατον ὄμβρον / κλαγγῇ ταί γε πέτονται ἐπ᾽ Ὠκεανοῖο ῥοάων.

10 Bertrand Bouvier, *Op. cit.*, p. 310.

11 *Ibid.*, p. 314.

12 Probablement compilée au Xe siècle à partir de sources d'époque alexandrine, la *Souda* compte plus de 30'000 entrées organisées selon un ordre alphabétique ; ces entrées traitent de sujets variés qui recouvrent les champs lexicographiques, historiques, biographiques ou encore grammaticaux.

13 Voir, par exemple : Hérodote, *Histoires*, 2. 22. 15 ; Aristote, *Histoire des animaux*, 597a4 *sqq.*, ou encore Strabon, *Géographie*, 1. 2. 28.

14 Plusieurs activités d'édition de commentaires et de copies, effectuées par une ou plusieurs personnes, aboutissent à l'exécution du manuscrit, que ses lecteurs peuvent enrichir à leur tour…

Claude Bérard, ***Embarquement pour l'image. Une école du regard***
(Supplément *Antike Kunst* nº 20).

24 articles parus entre 1977 et 2007, republiés avec à chaque fois une mise en perspective de l'auteur qui prolonge et actualise la recherche, et ouvre la discussion.
Un voyage au cœur des images et de leur langage. Un voyage dans le sillage du chercheur inlassable et de l'homme, avec ses questions, légères, provocantes ou existentielles.

Prix en librairie Fr. 99.– ; prix membres *Antike Kunst* (ou commande en ligne) Fr. 75.– ; prix étudiants Fr. 45.–
www.antikekunst.org

Christos Ikonomou

Ça va aller tu vas voir de Christos Ikonomou, traduction Michel Volkovitch, Quidam éditeur, Meudon, 2016.

C'est un recueil de seize nouvelles qui mettent en scène des gens des quartiers populaires du Pirée, de Perama juste en face de Salamine. Ces seize histoires qui, comme dit Michel Volkovitch, l'excellent traducteur, pourraient n'en être qu'une, racontent la crise grecque. Certaines ont pourtant été écrites avant que tout dégénère dans ce beau pays. La misère et la peur frappent les protagonistes.

Dans *Elli, fais quelque chose, nourris le cochon rose* (la tire-lire): « Les factures sur le meuble de la cuisine, l'une sur l'autre en tas. Au-dessus, la facture du téléphone, échéance il y a dix jours, hier on lui a coupé le téléphone. »
Ou dans *Pour les pauvres*: « La douleur et la peur viennent plus tard, dit Aris. Aris et moi qu'on a virés comme deux mégots sans pourquoi ni comment, d'un coup de fil. Aris qui m'a dit ne pas savoir ce qu'il ferait ce soir-là – peut-être me pendre avec ma ceinture, qu'il m'a dit, ou descendre à Phaliro me jeter à l'eau. On verra. J'ai pas encore décidé. On verra selon l'humeur. » Et quelques lignes plus loin: « Cinquante-deux ans, d'accord ? Le fils à l'armée la fille étudiante à Rethymnon. Leur mère caissière à mi-temps. Emprunts et découverts. Et maintenant nous voilà sans boulot. Cinquante-deux ans. Et maintenant ? Qu'est- ce qu'on fait maintenant ? Dis-moi ? »
Ou encore dans *Le salaire des pingouins*: « C'est bizarre d'être pauvre, a dit Petros, c'est comme si tu étais un de ces pingouins qu'on montre à la télé qui voient les glaces fondre autour d'eux et qui savent pas où s'accrocher ni comment échapper à cette folie et la peur qu'ils ont les jette l'un sur l'autre pour se bouffer – c'est comme ça, qu'il a dit Petros. »
Dans ce monde sinistre dont le lecteur devrait ressortir désespéré et malheureux, il y a pourtant quelques lueurs brèves, comme le titre le suggère. Dans *Mao*, une voix dit: « Une grande consolation de savoir que quelqu'un veille parce qu'il a peur – de savoir que quelqu'un fait quelque chose pour chasser la peur. »

Ou dans *Ça va aller tu vas voir*: « Elle dit, je ne veux pas que tu perdes courage. Ça va aller tu vas voir. Les banques te prennent pas ta maison comme ça. C'est pas l'Amérique ici. On va se débrouiller. Tu vas voir. » En effet, même si les couples se fragilisent, si la survie devient de plus en plus difficile dans chaque nouvelle, il reste quelques flammes d'amour ou d'amitié qui tremblotent dans la nuit. Tant qu'il reste un peu de dignité, l'espoir perdure. Un feu dans la nuit froide et quelques hommes qui se réchauffent, épaule contre épaule, malgré leurs différences et leurs divergences, c'est cela aussi la solidarité.

Dans une écriture souvent crue avec les mots et les expressions du quotidien le plus banal, Christos Ikonomou décrit avec un réalisme acéré ces existences sans horizon. Son écriture est un scalpel qui sonde la dure réalité de la crise. Ce jeune écrivain, né à Athènes en 1970, écrit des nouvelles et s'est fait connaître en 2003 avec *Femme derrière les barreaux*. En 2010 ce sera *Ça va aller tu vas voir* qui reçoit le prix d'Etat pour la nouvelle, traduit en français, allemand, italien, espagnol et anglais. Son dernier livre qui vient de paraître chez Quidam s'intitule *Les bienfaits viendront de la mer*; *Le Monde* et *Le Temps* lui ont consacré une page. Certaines nouvelles ont été adaptées au théâtre et au cinéma. Il représente cette nouvelle génération d'écrivains, nés après la dictature des colonels, qui suivent les traces des Nikos Dimou, Petros Markaris, Yannis Kiourtzakis, Rhea Galanaki, Ersi Sotiropoulos, Christos Chryssopoulos, et autres.

A lire aussi:

L'enfant qui mesurait le monde, Metin Arditi, Grasset, Paris, 2016.
Je suis un récidiviste, Petros Markaris, trad. Malamati Soufarapis, L'Echoppe, Paris, 2017.
Les souliers vernis rouges, Stella Vretou, trad. Anne Laure Brisac, Les Escales, Paris, 2017.

Et puis en poésie:

Balcon, Yannis Ritsos, trad. Anne Personnaz, Editions Bruno Doucey, Paris, 2017.
Alba, Thomas Tsalapatis, trad. Nicole Chaperon, Desmos, Paris, 2017.

Jean-Daniel Murith

Hommage à Anastasia Danaé Lazaridis

Anastasia Danaé Lazaridis, bien connue des philhellènes romands et, sans doute, de nombreux lecteurs de *Desmos* (elle y avait d'ailleurs publié la traduction d'une nouvelle de Ménis Koumandaréas, « Les Sonnailles », dans le nº 48 de novembre 2015) a quitté cette vie en février 2017 après un long combat, aussi vaillant que discret, contre le cancer. Soucieux de ne pas laisser le choc de sa disparition occulter l'aura de son activité aux multiples facettes en faveur d'une connaissance approfondie de l'hellénisme, toujours servie avec rigueur et passion, nous aimerions ici lui rendre hommage.

Née au Pirée, après des études secondaires à l'École italo-grecque d'Athènes Danaé Lazaridis a choisi d'orienter sa trajectoire vers Genève, où elle a obtenu une double licence en philosophie et en littérature grecque moderne, avec pour disciplines secondaires le grec ancien et l'histoire des religions antiques. Par la suite, elle a inauguré sa vocation pédagogique en enseignant le français à l'Université ouvrière de Genève, puis la traduction français-grec dans le cadre de la formation des traducteurs de l'Union européenne à Corfou, à Bruxelles et au Luxembourg.

Dès 1981 et jusqu'aux derniers jours, son enseignement à l'Université de Genève au sein de l'Unité de langue, littérature et culture grecques modernes – qu'elle dirigeait depuis 2012 – se distinguait par l'ampleur des horizons explorés avec autant d'esprit scientifique que de joie dans la transmission du savoir. Spécialiste des intellectuels et poètes des îles Ioniennes au XIXe siècle, des penseurs grecs de l'époque des Lumières et des grandes voix de la modernité tels Constantin Cavafis et Georges Séféris – sujets parmi tant d'autres de ses recherches, communications à des colloques internationaux et nombreuses publications – Danaé Lazaridis enseignait la langue grecque moderne (apprentissage linguistique et évolution historique), la littérature médiévale, moderne et contemporaine, l'histoire et la culture de la Grèce moderne, la traduction

et la traductologie. Ses étudiants, marqués par son bonheur communicatif d'apprendre, de comprendre et de connaître, sa curiosité insatiable pour les créations de l'esprit, son profond respect pour les œuvres et leurs auteurs, se souviendront du dévouement avec lequel elle accompagnait leurs parcours respectifs, soucieuse d'encourager chacun et chacune sur sa propre voie, heureuse de toute rencontre nourrie par le dialogue. On ne manquera pas ici de souligner sa combativité sans relâche, depuis plus de deux décennies, pour défendre l'Unité de Grec moderne face à une application des restrictions budgétaires universitaires qui continue de menacer l'existence même des « petites » disciplines et, ce faisant, la véritable richesse – culturelle et morale – de l'Alma Mater.

Membre fondateur et membre du comité de la Société Européenne des Études Néohelléniques, présidente de la Société Suisse des Études Néohelléniques dès sa création en 1997 et rédactrice en chef de sa revue quadrilingue *Ψηφίδες – Psifidès – Psifidhes – Psifides* (grec, français, allemand, italien), ainsi que des Cahiers de l'Unité de Grec moderne (premier numéro paru en décembre 2016), coorganisatrice et coéditrice des actes de plusieurs colloques[1], Danaé Lazaridis ne limitait pas l'engagement fervent de sa personne au domaine académique : directrice de la collection Archipel de littérature grecque moderne aux éditions romandes Melchior, commissaire d'une exposition Séféris à la Bibliothèque de Genève, elle a également contribué à l'organisation et participé à de nombreux événements culturels autour de la Grèce d'aujourd'hui : représentations théâtrales, projections commentées de films au cinéma, salons du livre, lectures publiques, soirées poético-musicales, conférences, tables rondes, émissions radiophoniques, visites de musées… Son dynamisme et son enthousiasme resteront vifs dans la mémoire de ceux qui l'ont connue comme présidente ou membre du comité de l'Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard, fidèle à une approche du philhellénisme qui dépassait le cadre strictement historico-géographique pour éclairer une certaine idée de la liberté et de l'amitié entre les peuples.

En mémoire de Danaé Lazaridis, nous publions ici une traduction inédite réalisée par l'Atelier de traduction littéraire (grec-français) de l'Unité de Grec moderne, qu'elle a animé durant plus d'un quart de siècle et auquel participaient étudiants avancés, diplômés ou auditeurs avertis. Les fruits de ce travail en commun ont déjà donné lieu à plusieurs publications, dont la nouvelle de Soti Triandaphyllou « Un restaurant appelé *Le Ventre de Paris* », parue dans le nº 40 de *Desmos* en 2007. Une anthologie des textes traduits à l'Atelier est en préparation et devrait voir le jour prochainement.

Hionia Saskia Petroff

1 Mentionnons notamment ici l'édition récente, en collaboration avec le professeur Bertrand Bouvier, des Actes du Colloque international organisé par l'Unité de Grec moderne en 2006 sous le titre *Samuel BAUD-BOVY (1906-1986), néohelléniste, ethnomusicologue, musicien*, éd. Droz, coll. Recherches et Rencontres nº 34, Genève 2016.

Ioanna Carystiani
« Le réfrigérateur »

Née en 1952 à La Canée, en Crète, de parents originaires d'Asie Mineure, Ioanna Carystiani a étudié le droit à Athènes, où elle a participé activement à la résistance estudiantine contre la Junte militaire des colonels au pouvoir de 1967 à 1974. Elle a travaillé comme dessinatrice de presse et illustratrice avant de se consacrer à l'écriture. Auteur de nombreux romans et nouvelles honorés par plusieurs distinctions en Grèce et à l'étranger, elle a également rédigé le scénario de deux films tournés par son époux, le cinéaste grec Pandélis Voulgaris, dont le remarquable long-métrage *La Petite Angleterre* (2013) adapté de son roman homonyme. Son style très travaillé, fondé sur une narrativité avant-gardiste proche du courant de conscience et jouant beaucoup sur les registres du langage et les régionalismes, fait de Ioanna Carystiani l'une des voix les plus marquantes de la modernité littéraire grecque. Les lecteurs francophones pourront découvrir deux de ses romans traduits par Michel Volkovitch aux éditions du Seuil, *La Petite Angleterre* (2002) et *Un costume dans la terre* (2004).[1]

« Le réfrigérateur », que nous publions ici pour la première fois en français, appartient au recueil de nouvelles *Madame Kataki* (éd. Kastaniotis 1995).

Traduction : Atelier de traduction littéraire de l'Unité de Grec moderne, sous la direction d'Anastasia Danaé Lazaridis (Faculté des lettres de l'Université de Genève).

Relecture, présentation et notes : Hionia Saskia Petroff

1 Le nom de l'auteur y est transcrit avec K pour initiale : Ioanna Karystiani.

Je suis triste à l'idée de mourir et de ne plus voir mon réfrigérateur. C'est surtout pour ça que la mort me fait peur. Mon frigo est bien vieux, et moi très ancienne. On s'en ira ensemble… Mon frigo et moi.

Et toi… tu ne ressens pas une petite angoisse quand le jour disparaît ? Comme maintenant… Regarde. Le soir couleur de plomb entre par les fenêtres du balcon et tout devient opaque ici à l'intérieur. Noir d'encre, les branches sur la cretonne. Normalement elles sont rouge cerise bien sûr…

Le jour disparaît et il n'est même pas encore l'heure d'allumer la lumière.

C'est un Pitsos. Vyronas l'a apporté chez nous le 23 septembre 1963. C'était un lundi. Le jour des noces de la princesse Sophie avec Juan Carlos. Nous avons même fait venir un photographe. Puisque le bon Dieu m'a permis d'acquérir de beaux objets, je considère que j'ai réussi quelque chose dans la vie, m'a alors avoué mon Vyronas.

Regarde ! Regarde vers la porte de la cuisine… Il fait presque nuit et le frigo, lui, brille comme une lune carrée toute blanche.

Comme une statue de marbre…

La vie d'une personne est balisée de beaucoup de petits points.

Des points différents.

École primaire, école secondaire, travail.

Vie libre et vie en couple.

Thessalonique puis Melbourne. Ou Toronto.

Selon la destinée de chacun.

Mais il y a d'autres subdivisions. Disons, pour moi qui fus efficiente pendant tant d'années… Garde-manger – glacière – Pitsos. Le

garde-manger, c'était le cousin germain de maman qui nous l'avait apporté de Cardiff.

Un marin de grande classe, feu Andonakis.

C'était un garde-manger vert foncé, à deux étages et ovale. Toujours avec une assiette de beignets de tomates vertes dedans. Pour le petit ouzo de l'après-midi sous le prunier. Par la suite, on a commencé le va-et-vient chez le fabricant de pains de glace. Je ne déplaisais pas au patron, mais il avait des idées un peu à gauche – comme ça, juste un peu – et le père l'a rayé de la liste, le bonhomme, il l'a rayé d'un seul trait. Pourtant, il n'a jamais été envoyé en exil et il ne s'est même pas opposé aux Allemands.

Je rapportais donc le pain de glace depuis un autre endroit. C'était tout un voyage. Non seulement mes reins flanchaient, mais la glace fondait de moitié.

Avant que nous ne prenions le Pitsos, Vyronas me la faisait envoyer à la maison par un brave jeunot qui faisait les courses des gens du quartier. Un petit noiraud aux yeux gris-vert pétillants, avec des jambes longues comme des échasses.

Libre comme un oiseau, cet Assimakis… Un oiseau qui a ouvert ses ailes et s'est envolé vers une terre inconnue. Inconnue et tout à fait glaciale. Il s'est enrichi, à ce qu'on dit. Mais il a épousé un vrai glaçon…

« Même si tes sortilèges se sont évanouis
je n'ai pas, non toujours pas la force de t'oublier.
Tu n'avais pas de cœur, mais quelle bouche tu avais !
Voilà ma perte et mon malheur… »

Son écriture. Celle de Vyronas… Il avait copié ça du calendrier de la Chorale de la Banque. Je l'avais trouvé dans mon tablier de cuisine.

Théoni, ma belle-sœur, dans le cadre en écaille derrière toi. Elle avait un frigo vraiment impossible, un frigo du Canada…

« Léla, ma cocotte, l'eau du Pitsos est la seule que j'aime boire. De l'eau bénite ! »

Mais elle ne l'a jamais avoué à son mari. Pour ne pas le chagriner.

Vraiment pas doué pour les achats, feu Panayotis. Il n'avait la main heureuse que pour les cachemires.

C'est ainsi que Théoni a trépassé sans avoir trouvé le courage de lui révéler son plus secret désir.

En plein mois de juillet, et tu sais de quoi il est rempli ?

Dis voir…

Pauvre âme toute seule, combien de salades et de légumes je devrais acheter…

J'ai perdu l'habitude de mettre quelque chose sur le feu.

Il est plein de pâtes. Des n° 3.

Vyronas avait une aversion naturelle pour les macaronis fins.

Eh oui, ma belle.

Dans le placard, les pâtes chopent des petites bêtes, maintenant que la Grèce est une fournaise.

J'en ai été informée par l'émission à la radio.

Ce fut mon salut.

C'est là que je range les boîtes de tomates pelées, et puis les concassées.

Les conserves se gardent aussi hors du frigo…

Toutefois, on n'est jamais trop prudent.

Mais peut-être que je te fatigue, mon enfant ? Tu mérites mieux que ça, toi, une fille cultivée. Mais voilà, tu es ma bru. Mes fils s'embêtent avec moi. Et ils le montrent. C'est autre chose que les jeunes trouvent important. La carrière, les investissements, Gorbatchev… Mais au dernier acte la vie récapitule tout, et c'est elle qui décide ce qui est important et ce qui ne l'est pas.

En 1973, le 18 novembre – impossible d'oublier

à cause des tanks[1] – ce fut la panne de l'interrupteur du dégivrage.

Babis Iossifidis, c'est le nom de l'électricien. 1963-1973, dix années entières où on n'a pas eu besoin de lui. Je cherche son numéro dans mon agenda. Cadeau de Vyronas, Nouvel An 1952. Dans mon sac depuis.

Je regarde sous B, Babis. Rien. Sous I, Iossifidis. Rien. Sous H, Haralambos[2], peut-être. Non plus. E, électricien. Nulle part. Aucune trace. J'ai failli avoir une attaque. Comment agir ? Et si le retard mettait le frigo complètement hors-circuit ? Le plus grand des souvenirs de Vyronas. Mon cœur battait la chamade, ça tonnait dans mon corsage comme en pleine tempête, j'ai fait tout l'alphabet. Tout.

Où était-il, ce monsieur ? Où l'avais-je mis ? Sous P. Parce qu'il avait les cheveux blonds avec des boucles, comme un prince. Quel soulagement… Il n'avait rien eu du tout, mon trésor. J'avais mal appuyé sur le bouton. Le spécialiste l'a effleuré du doigt et tsip, tsip, tsiiiip, repenti, il s'est remis en place. J'en suis encore toute bouleversée… Bref. Depuis, c'est une vraie montre suisse.

Tu te rappelles la grande canicule. Toi avec les petits à Carlovassi. Tous les autres, sans exception, à Porto Héli. Ce n'est pas que je me plaigne rétrospectivement. Au contraire. Comprends-moi bien. Ton mari : bon sang, maman, viens à Halandri, tu nous embêtes avec tes excuses. Je vais t'attacher pour t'emmener de force, pieds et poings liés. Oh nooon… Je sentais un poids sur ma poitrine… Sans mon frigidaire, c'était l'insécurité. Mon frigo à moi. Toute la canicule, je l'ai passée à la cuisine. Mon frigo s'occupait de moi comme un docteur. Un docteur, un compagnon et un fils. Bouteilles de limonade, glaçons, pastèque, compresses. Et puis la Nivea, et puis l'eau de Cologne.

Ne va pas le raconter… À l'intérieur du Pitsos je gardais camouflés dans le tupperware bleu ma combinaison, mon soutien-gorge et ma culotte.

Qu'ils collent bien frais contre mon pauvre petit corps et ahhh… que je ressuscite de l'enfer.

Dieu soit loué, ça aussi, c'est passé.

Ego, mei, mihi…

Vyronas aimait beaucoup garnir la conversation d'un zeste de latin. Il guettait l'instant propice. Il y en avait toujours un. Que l'on discute soit de questions médicales, soit de Vénizélos par exemple… Sophoclis Vénizélos.[3] La grammaire, il la savait sur le bout du doigt. *Ego, mei, mihi.* Ce n'est pas qu'il en avait besoin au travail, pas du tout… Mais comme ça, il se sentait plus cultivé.

Avant-hier, nous avons papoté au téléphone avec Irini. Là, à ta droite, dans le cadre vert amande, c'est nous deux en sixième primaire, dans un sketch.

Le sketch du Printemps.

Nous parlions d'un film sensationnel sur la deuxième chaîne. Ensuite, dans ma tête, j'ai fait un film de ma propre vie.

Écoute, je suis plus jeune que le buffet, plus vieille que les fauteuils et du même âge que ces photos dans leur cadre.

1 Dans la nuit du 17 au 18 novembre 1973, l'armée et la police écrasèrent dans le sang la révolte populaire contre la Junte militaire des colonels, au pouvoir depuis 1967 ; les tanks défoncèrent l'entrée du Polytechnique d'Athènes où les étudiants insurgés s'étaient retranchés depuis quatre jours, causant des dizaines de morts. La dictature devait tomber en 1974.

2 Babis est le diminutif du prénom Haralambos.

3 Non pas LE Vénizélos connu de tous, prénommé Elefthérios (1864-1936), grande figure du libéralisme grec et politicien de première importance dans l'histoire mouvementée du pays à la fin du XIX^e^ et au début du XX^e^ siècle, mais son deuxième fils, Sophoclis (1894-1964). Trois fois premier ministre durant de très brèves périodes, chef du Parti libéral, il fut l'ami puis le rival de Georges Papandréou, avec qui il se réconcilia pour fonder ensemble l'Union du centre en 1961. Il mourut brusquement en pleine campagne électorale, le 6 février 1964, ce qui marqua un tournant dans l'évolution de ce parti au moment même de l'avènement sur la scène politique d'Andréas Papandréou (1919-1996), fils de Georges, qui allait en 1974 fonder le PASOK (Mouvement socialiste panhellénique).

C'était comme si je n'avais pas vécu deux guerres. Comme si je n'avais pas porté le deuil sept fois. Tu sais à quoi s'arrêtait ma mémoire ? Aux escarpins de velours vert avec des agrafes en velours aussi, faits sur commande, que j'ai portés au mariage de Popi.

Aux trois jours inoubliables passés avec Vyronas à Égine.

À la fois où j'ai rossé Titos parce qu'il avait fait des taches de boue sur la moquette du corridor, le jour même où nous l'avions achetée chez Anatolia.

Aux glaïeuls jaunes que le chef du bureau de Vyronas envoyait pour ma fête.

Et surtout à mon Pitsos. Là, au milieu du sallon-salle à manger, étincelant au soleil de septembre. Vyronas l'avait décoré avec l'autocollant en forme de homard.

Il tient encore, le pauvre. Seule une de ses pinces s'est un peu amochée. C'est qu'il a trente ans, ce homard…

Ça signifie tant pour moi.

C'est autre chose que les jeunes trouvent important.

Carrière, investissements, Gorbatchev… Mais au dernier acte la vie récapitule tout, et c'est elle qui décide ce qui est important et ce qui ne l'est pas.

Nous avons acheté bien d'autres articles pour notre ménage. Vyronas suivait de près l'évolution : cireuse, cafetière, presse-agrumes électrique, calandre. Faits en Europe, ou au Japon… Mais le frigo, c'était le feu d'artifice dans notre mariage.

J'ai appris à confectionner des parfaits, des poudings à la semoule, de la crème anglaise pour les couchers de soleil sur la petite terrasse du côté ouest…

Le frigo rendait les repas de fête et les réveillons plus spectaculaires. En un tour de main, je lui avais montré de quoi j'étais capable et, transgressant les règles établies, je faisais des miracles… « Granité Vyronas » avec des abricots mûrs de la variété Diamandopoulos et des brins de basilic à larges feuilles. « Glace du 7, rue Caramitsa ». Avec du jus de citron frais, un brin de menthe et, pour la couleur, une cuillerée de fraises au sirop…

Le chef de Vyronas faisait assez souvent le détour pour venir chez nous.

« La 7, rue Caramitsa, ça m'est devenu une habitude », disait-il.

Il était aussi le parrain de ma glace. Célibataire… Avec des joues comme de la soie et des bonnes manières françaises.

En 1973, le 18 novembre – impossible d'oublier à cause des tanks – ce fut la panne de l'interrupteur du dégivrage.

Babis Iossifidis, c'est le nom de l'électricien.

1963-1973, dix années entières où on n'a pas eu besoin de lui.

Je cherche son numéro dans mon agenda. Cadeau de Vyronas. Nouvel An 1952… Nouvel An 1952, comme je te le disais tout à l'heure.

Donc, le technicien l'a effleuré du doigt et tsip, tsip, tsiiiip, le bouton s'est remis en place.

Ça fait combien de temps que je divague à propos du frigo ? C'est la faute du rêve. Hier j'ai fait un rêve terrifique. Sombre et froid. Un ciel d'encre. Il y avait une tempête de neige, les rafales de vent emportaient les flocons et ne les laissaient pas tomber sur le sol.

Des milliers de flocons filaient à droite, puis à gauche, sans jamais se poser.

Vyronas dans son costume de marié marchait l'air fatigué au milieu d'immenses collines blanches.

Le paysage, un Sahara glacé.

Les tourbillons de neige l'aveuglaient.

Il mettait les mains sur son visage, le pauvre, pour protéger ses quinquets. Et les collines froides n'en finissaient pas. Toute cette immensité du bon Dieu n'était pas un vrai sol. C'était une immense tôle émaillée d'un seul

tenant. À perte de vue. Grande comme toute une contrée. Un immense panneau – la porte du frigo, en somme.

Il devait être cinq heures du matin.

J'ai respiré encore et encore le parfum du jasmin et du fouli.[4] J'ai vu ma robe d'été bien installée sur la chaise. Je vais t'avouer quelque chose. Hier, au début des nouvelles, j'ai mis dans le frigo le cadre avec Vyronas soldat de l'aviation.

Après la météo, je me suis couchée et j'ai posé la photo toute fraîche contre ma joue. Je me suis dit : quel bon truc.

Et pourtant… Je me suis réveillée l'âme empoisonnée par ce rêve. Quelque chose de très lourd me pesait là, sur la poitrine. Toute une montagne m'avait écrasée.

Je me suis rappelé… Je tenais la porte du frigo ouverte pour que Vyronas soit émerveillé par le spectacle : le mérou dans son grand plat en forme de poisson. Enrobé de mayonnaise. Une vraie demoiselle d'honneur. Garni de brins de persil et de rondelles de carottes.

Il me grondait. « Ferme, ferme, ma petite Léla, on perd le froid. »

C'est comme ça que j'aime la vie, moi. Que les jours se suivent et se ressemblent. Le baiser du matin dans le hall. Le coup de fil vers les onze heures. Les draps mis au soleil sur le bord de la fenêtre. L'eau de Cologne au citron. Des jours tranquilles, tous pareils, l'un après l'autre… Avec juste le menu qui changerait.

Je n'ai jamais eu droit au moindre reproche de sa part. Qu'il se plaigne, lui aussi, comme tout un chacun… ou en tant que mari… jamais. Même d'une jeune fille, on ne pourrait pas en dire autant. Mais c'est comme ça qu'on est vraiment homme. Comme ça seulement. Patient et au-dessus de tout.

Au-dessus de tout, je n'ai pas lancé ce terme au hasard. Il assistait le maestro de la chorale. Parce qu'il avait le sens de l'ordre. Il recopiait notes et paroles, sous ses doigts chéris les pages blanches se changeaient en broderies. Bon, on l'a donc accusé, comme il avait ce poste, d'avoir fait entrer dans la chorale deux employés de sa succursale qui chantaient un peu faux. Le chef du bureau était intervenu – il lui avait touché deux mots, le brave homme, pour ses deux compatriotes.

Des vrais gentlemen, tous les deux.

Vyronas a avalé la couleuvre, sans jamais avouer qui était le coupable.

Un homme délicat. Et son cœur, son petit cœur, on aurait dit du papier à cigarette.

Je me dis souvent que Vyronas avait donné des ordres aux meubles et aux appareils électriques pour qu'ils veillent sur moi.

Des preuves ? J'en ai des tas. La lampe de chevet sur la table de nuit émet une lumière comme si c'était une grande étoile qui l'envoyait du ciel.

Ensuite. Les rideaux damassés. Depuis des années, le soleil les frappe et leur vert cyprès n'a pas passé, même pas d'un chouia.

Il y a aussi le grand mystère de cette bergère. Tout avachie.

À côté de la porte vitrée.

Elle a gardé l'odeur de Vyronas, vingt ans après sa mort.

> *« La mèche cramoisie du fez si jolie de côté sur l'oreille,*
> *bien droite, les yeux baissés, tu marches en jouant de tes charmes,*
> *la grenade tombe de l'arbre quand tu parles puis éclate… »*

Écoute, écoute le bruit qui vient de la cuisine… Des fois, même après minuit, l'insomnie me fait divaguer.

J'ai l'impression que Charon, la Mort en personne, marche tout doucement sur la

4 Plante odoriférante que l'on trouve surtout en Égypte, mais aussi en Grèce.

moquette. En habit foncé du corps diplomatique d'un pays inconnu. J'entends crisser ses souliers vernis. Moi j'ai peur… Je tremble comme un petit moineau… Et alors, dans la cuisine on entend le frigo qui vole à mon secours…

« Écoute, Léla, ma fille », qu'il me dit sur un ton consolateur. « C'est moi. Pitsos. Il n'y a pas de Charon. Tu es dans ton magnifique appartement, tu te reposes dans tes draps de lin écru et tu m'as confié le pyrex français avec les tomates et les poivrons farcis, une glace aux trois parfums dans son emballage familial et les pelures de concombre pour tes soins du visage. »

Je vais te dire quelque chose. Ce n'est pas d'aujourd'hui. Mais d'il y a sept ans à peu près… quand tu m'as demandé cette élégante bonbonnière… je m'en souviens, je te téléphone – tu n'es pas là, ou bien tu me rends visite – et je l'oublie.

Cadeau du chef du bureau pour notre dixième anniversaire de mariage – j'avais mis les petits plats dans les grands, ce fut inoubliable, il y avait aussi tous les ténors de la chorale… là, dans ce cadre…

Premier plat : riz aux crevettes ; deuxième plat : cabri avec des artichauts en sauce à l'œuf et au citron.

Alors, cette jolie bonbonnière.

C'était le mois de septembre, il faisait encore chaud comme en été et nous avions acheté des fondants. Pour avoir quelque chose à offrir au cas où. Sans réfléchir, voilà que mon Vyronas met tout ça le soir au frigo. La bonbonnière s'est couverte de taches verdâtres qui ne partaient plus. Ne le refais pas, ça l'abîmerait complètement. Le seul dégât. Le seul mauvais tour, en tant d'années de si grands soins. Un modèle de perfection, ce brave Pitsos.

« Glace du 7, rue Caramitsa ». Avec du jus de citron frais, un brin de menthe et, pour la couleur, une cuillerée de fraises au sirop…

Parrain de ma glace, le chef de Vyronas. Ça fait quinze ans que je ne la fais pas…

Elle ne me réussit plus, parce qu'il n'y a personne pour l'apprécier à sa juste valeur.

Feu le chef du bureau en mettait une cuillerée dans sa bouche, fermait les yeux, penchait tout doucement la tête de côté et levait les bras en l'air.

« Je me rends, Léla, je me rends. »

Quels jours inoubliables… Ils se suivaient et se ressemblaient tous. Le baiser du matin dans le hall. Le coup de fil vers les onze heures. L'eau de Cologne au citron. Les visites de l'après-midi…

Des jours tranquilles, tous pareils, l'un après l'autre…

La lumière a disparu… Qu'est-ce qu'on a fait pour oublier l'heure comme ça, dans le noir… Allume le lampadaire, s'il te plaît. Et regarde. Regarde dans la cuisine… Regarde-le. Tout blanc. Un archange. Un archange émaillé. Prêt à monter au ciel avec moi. À me remettre, tel un garde du corps fidèle, à Vyronas. Et ensuite, à me garder au frais les petits canapés et les boissons pour les soirées dans l'autre monde…

J'espère que le Paradis aura évolué autant que la vie sur terre.

Qu'il ne sera pas resté en arrière…

On ne va tout de même pas être privés des choses qu'on a aimées. Dont on a pris l'habitude.

Je ne plaisante pas, mon cœur. Pas du tout. Simplement, ça me soulage d'assimiler la vie à la mort. Et en fin de compte, peut-être que tout ça ne fait qu'un.

Ioanna Carystiani

CHRONIQUE DES AMITIÉS GRÉCO-SUISSES DE LAUSANNE 2016-2017

Durant la période 2016-2017, les Amitiés gréco-suisses de Lausanne ont proposé à leurs membres les activités suivantes :

12 octobre 2016 : Conférence passionnante de Madame Nathalie Rousseau, maître de conférences à l'Université de Paris IV La Sorbonne et privat-docent à l'Université de Lausanne sur : « Le rôle du grec ancien dans la constitution de nos langues modernes ».

23 novembre 2016 : Nous avons été captivés par les propos de Philippe Mudry, professeur honoraire de l'Université de Lausanne, sur le thème « Les mains des dieux – Diététique et médicaments dans la médecine antique ».

13 février 2017 : Nous avons eu le privilège de passer une passionnante soirée à l'écoute de Petros Markaris, écrivain grec, très connu pour ses romans policiers sur fond de crise grecque, moins connu pour ses traductions et pour les scénarios de certains films d'Angélopoulos. Le public était nombreux car la conférence était organisée conjointement avec ESTIA. La vidéo de la conférence peut être vue sur le site des AGS (www.amities-grecosuisses.org).

22 mars 2017 : Conférence de Monsieur Stephen Minta, Senior Lecturer à l'Université de York, sur « Lord Byron : poète romantique et acteur politique ». L'évolution de la psychologie de Byron, du poète romantique à l'acteur politique révolutionnaire que les Grecs connaissent et vénèrent, nous fut magistralement contée.

30 mai 2017 : Assemblée générale, suivie d'une conférence de Monsieur Julien Beck, chargé de cours à l'Université de Genève, sur « Les fouilles sous-marines de Kiladha en Argolide ». Monsieur Beck nous relate régulièrement dans *Desmos*, l'avancement de ses travaux. Un repas grec fut ensuite servi à l'Hôtel Continental grâce au service traiteur de Monsieur Stelios Lapathiotis.

9 septembre 2017 : Visite de l'exposition « L'art de photographier le sport : une histoire de la photographie de 1843 à nos jours », au Musée Olympique, à Lausanne. Madame Elvira Ramini, membre de notre comité, a organisé et présenté cette visite.

Prix Valiadis 2017 : le prix Constantin Valiadis a été remis le 22 septembre 2017 à Monsieur Maïeul Rouquette, pour sa thèse de doctorat intitulée : « Etude comparative sur la construction des origines apostoliques des Eglises de Crète et de Chypre à travers les figures de Tite et de Barnabé » (Faculté de théologie et de sciences des religions).

Site internet : les AGS disposent désormais d'un site internet entièrement nouveau (www.amities-grecosuisses.org), conçu et réalisé par Madame Odile Georgallides, et désormais géré par Madame Elvira Ramini, membre du comité.

Nouveaux membres des Amitiés gréco-suisses de Lausanne

M. Luc CANTERELL
Mme Samara CHRYSANTI
Mme Anna DECORO
M. François DONNET
Mme Ariane ENDES
M. Michel ERB
M. Guido HURLIMANN
Mme Christiane de REYNIER
Mme et M. Christine et Jean ROY
M. Nikolas STERGIOPOULOS
M. Jean-François THÉLIN
Mme Esther WOLF
Mme Anne WUTRICH

Chronique de l'Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard, Genève, 2016-2017

Après l'Assemblée générale du 2 juin 2016 et la pause estivale, c'est par un voyage en Grèce, qui emmenait «d'Erétrie au cap Ténare» un second groupe de membres de l'association que nos activités ont repris leur cours. Le voyage s'est déroulé du 24 septembre au 1er octobre, sous la conduite de l'archéologue Tobias Krapf, directeur adjoint de l'Ecole suisse d'archéologie à Athènes et responsable des fouilles d'Erétrie. Ceux qui n'avaient pu trouver de place au printemps ont ainsi pu emprunter à leur tour cet itinéraire, de l'Eubée au Péloponnèse, où alternent régions côtières et montagneuses, jusqu'au cap Ténare, le point le plus méridional de l'Europe continentale.

Quatre conférences nous ont permis durant l'automne et l'hiver d'aborder des thèmes variés, commençant le 13 octobre avec une brillante présentation du Musée Benaki par Mme Fani-Maria Tsigakou, conservatrice honoraire, qui nous a présenté les richesses variées de cette fondation issue d'une collection particulière qui couvre de très nombreux aspects de l'hellénisme, de l'Antiquité au début du XXe siècle.

Le 17 novembre, les fouilles récentes du tumulus Kastas et le lion d'Amphipolis (2012-2014), en Macédoine, étaient le sujet d'une présentation par l'archéologue grecque Katarina Péristéri, éphore honoraire d'Amphipolis.

Le 2 février 2017, la conférence de l'historien Costas Stamatopoulos sur le rayonnement de Constantinople chez les Slaves des Balkans et chez les Russes a été honorée par la présence du Patriarche œcuménique Bartholomée.

Le 20 février 2017, les événements dramatiques du début du XXe siècle ont été évoqués par la projection du film documentaire de Mme Maria Iliou, «Des deux côtés de la mer Egée – Expulsion et échanges de populations, Turquie-Grèce 1922-1924».

Avec l'approche du printemps et du voyage en Sicile, deux conférences introduisant ce dernier nous ont rappelé l'importance de cette région occidentale majeure de l'hellénisme, en commençant le 13 mars par un sujet central, «la colonisation grecque en Sicile: une extraordinaire et interminable migration», présenté par la Dr. Alessia Mistretta, adjointe scientifique à la Maison de l'Histoire de l'Université de Genève.

La conférence du 20 mars 2017 nous ramenait au Péloponnèse et à l'engagement philhellénique, avec M. Martin Nicoulin, président de l'Association des Amis de la Bibliothèque d'Andritsena et ancien directeur de la Bibliothèque cantonale de Fribourg: «La passion grecque de Fribourg: la Bibliothèque d'Andritsena».

Le 3 avril 2017, le Prof. Théodose Tassios nous a permis d'approfondir la compréhension de l'un des plus importants objets livrés par l'archéologie sous-marine, qui avait été au cœur de l'escapade d'automne 2015 à Bâle: «Avant Anticythère, sciences et technologies ayant mené au mécanisme».

Le 26 avril 2017, la conférence du Dr. Martin Mohr, de l'Université de Zurich: «Indigènes, Grecs, Phéniciens, Romains et Arabes sur la montagne – Les fouilles de l'Université de Zurich à Monte Iato (San Cipirello, Palermo)» est venue compléter la préparation du voyage en Sicile qui s'est déroulé, *De Palerme à Marsala*, du 25 mai au 1er juin, en passant par les principaux sites archéologiques de la grande île du Couchant.

L'assemblée générale bouclant l'exercice 2016-2017 s'est tenue le 17 mai, et nous a permis, après la partie statutaire, d'entendre un passionnant exposé de l'archéologue Julien Beck, chargé de cours à l'Université de Genève, sur «Une cité engloutie du 3e millénaire. Les recherches gréco-suisses dans la baie de Kiladha, en Grèce».

La traditionnelle cérémonie de la fête nationale hellénique, avec la pose de la couronne au pied du monument de Jean-Gabriel Eynard, suivie d'allocutions, a eu lieu le 26 mars 2017.

A ces manifestations organisées par notre association se sont ajoutés divers spectacles, concerts, expositions et conférences, organisés par d'autres associations et groupements ou par l'Université et auxquels nous nous sommes associés ou que nous avons pu signaler à nos membres.

L'assemblée générale est aussi le moment de faire le point sur les effectifs de l'Association et d'en renouveler les organes. 24 nouveaux membres nous ont rejoints, portant nos effectifs à 458 membres, après quelques démissions ou radiations, et le décès, intervenu ou signalé cette année, de six membres: il s'agit de notre ancienne présidente Anastasia Danaé Lazaridis, dont nous évoquons la mémoire dans ce numéro de *Desmos*, de Mmes Catherine Gautier, Marie-Bertrande Maroger, et Orsolya Lökkös-Toth, et de MM. Paul Berney et Henri Corthésy, à qui nous rendons hommage.

Deux membres du comité, notre ancien président Lorenz Baumer et M. Grigorios Notaridis, étant démissionnaires, le comité est complété par deux nouveaux membres, Mme Virginie Nobs et M. Gabriel Cozma, qui viennent rejoindre six membres réélus pour un mandat de deux ans, Mmes Aliki Agoritsas, Patrizia Birchler-Emery, MM. Oliver Gaillard, Panayotis Pournaras, Jean-Jacques Richard et Jean Vaucher, ainsi que Mme Camelia Chişu, réélue en 2016, et M. Olivier Collin, élu en 2016. Panayotis Pournaras arrivant au terme de son mandat de président, c'est Mme Patrizia Birchler-Emery qui est élue à la présidence de l'Association, à l'unanimité.

Pour conclure, le prix de grec de l'Association a été décerné à deux collégiennes, Mmes Lara Catalina Cock (Coll. Madame-de-Staël) et Nicole Nina (Coll. Calvin) et un collégien, M. Martin Jonathan David (Coll. Emilie-Gourd). La bourse Jean-Gabriel Eynard a pu être attribuée en 2017, et permettra à une étudiante de la Faculté des lettres (2e année de BA en études classiques, avec le grec ancien et l'archéologie), Mme Sarah D'Andrès, d'accomplir un séjour d'échange (accord SEMP/Erasmus) à l'Université de Thessalonique, notamment pour parfaire ses connaissances de grec moderne.

André-Louis Rey,
d'après le rapport de Panayotis Pournaras.

ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE
JEAN-GABRIEL EYNARD

L'Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard a été fondée au lendemain de la première guerre mondiale et son assemblée constitutive eut lieu en mars 1919. En se réclamant de la figure du grand philhellène dont la contribution à la guerre d'indépendance de 1821-1828 et à l'affermissement du nouvel Etat grec avait été si importante, l'Association, dont le premier président fut l'historien et journaliste Edouard Chapuisat, se donnait d'abord des objectifs très variés. Ses statuts actuels lui reconnaissent le but de favoriser les échanges culturels et de resserrer les liens d'amitié entre les peuples grec et suisse. Elle les réalise essentiellement par la promotion de la connaissance de l'hellénisme de toutes les époques, en particulier par le truchement de voyages commentés dans le monde grec et par l'encouragement de l'enseignement de la langue grecque; des actions d'entraide lui permettent d'exprimer en diverses circonstances l'esprit de solidarité de ses membres et leur attachement aux valeurs humaines exprimées par la civilisation grecque.
Le comité de l'Association comprend de 9 à 12 membres, dont le tiers doit être de nationalité ou d'origine grecque. Il est en principe renouvelé par quart tous les deux ans.
Pour adhérer à l'Association, il convient de s'adresser au Comité, case postale 5032, 1211 Genève 11, compte de chèque postal: 12-8216-7.

Cotisation annuelle:

membre individuel:	fr. 50.–
étudiant:	fr. 20.–
couple:	fr. 70.–
membre à vie individuel (versement unique):	fr. 500.–

Comité:

Présidente: Mme Patrizia BIRCHLER EMERY

Membres:
Mme Aliki AGORITSAS
Mme Camelia CHIŞU
M. Olivier COLLIN
M. Gabriel COZMA
M. Olivier GAILLARD
Mme Virginie NOBS
M. Jean-Jacques RICHARD
M. Jean VAUCHER

Membres d'honneur:
M. Bertrand BOUVIER
M. Laurent DOMINICÉ
M. Jean THOMOGLOU

www.ass-grecosuisse-eynard.ch
presidence@ass-grecosuisse-eynard.ch

ASSOCIATION DES AMITIÉS
GRÉCO-SUISSES

L'Association des Amitiés gréco-suisses a été fondée en 1930 sur l'initiative du baron Pierre de Coubertin, désireux d'associer les Grecs résidant à Lausanne au renouveau du Mouvement olympique. Le premier président en fut le docteur Francis MESSERLI.

Son but est de créer et de maintenir des relations d'amitié entre la Grèce et le canton de Vaud dans divers domaines, notamment culturel. Elle organise des conférences et des rencontres; elle garde un contact régulier avec les professeurs de la Faculté des Lettres de l'Université et les représentants officiels de la Grèce et de l'Eglise orthodoxe.
Elle s'abstient de toute prise de position politique, tout en affirmant sa fidélité aux principes de la démocratie appliqués en Europe occidentale.
Elle publie un bulletin: «Desmos», en français: le lien, dont le nom indique bien la raison d'être et les intentions.

On devient membre des Amitiés gréco-suisses en s'adressant au Comité, case postale 31, 1001 Lausanne, compte de chèque postal: 10-4528-0.

Cotisation annuelle:

membre individuel:	fr. 40.–
étudiant:	fr. 20.–
couple:	fr. 60.–
membre à vie individuel (versement unique):	fr. 400.–
membre à vie couple:	fr. 500.–

Comité:

Président: M. Alexandre ANTIPAS
Vice-président suisse: M. Philippe DU PASQUIER
Vice-président grec: M. Yannis GERASSIMIDIS
Trésorière: Mme Betty BALMAT
Secrétaire: M. Pierre VOELKE
Membres:
Mme Vassiliki FACHARD
M. Guillaume GEIGER
Mme Alexandra GRAMUNT
Mme Vally LYTRA
M. Jean-Daniel MURITH
Mme Elvira RAMINI

Membres de droit:
Mme Christiane BRON, rédactrice du bulletin
Rév. P. Alexandre IOSSIFIDIS,
prêtre de l'Eglise orthodoxe de Lausanne.

Membre d'honneur:
Mme Raymonde GIOVANNA

www.amities-grecosuisses.org

Editeur, annonces:	Association des Amitiés gréco-suisses Case postale 31, 1001 Lausanne, CCP 10-4528-0
	Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard Case postale 5032, 1211 Genève, CCP 12-8216-7
Rédaction:	Christiane Bron, Lausanne
	André-Louis Rey, Genève
Collaboration:	Yves Gerhard, Lausanne
Imprimerie:	CopyPress Sàrl, Puidoux

Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard
Case postale 5032, 1211 Genève

Association des Amitiés gréco-suisses
Case postale 31, 1001 Lausanne